Libération



APRÈS LES JO

TOUS AU SPORT ?

Tennis de table, natation, basket… Conséquence du succès des Jeux olympiques, de nombreux Français se disent prêts à se lancer dans une activité sportive. Encore faut-il que les moyens et les équipements suivent. PAGES 2-7



BENJAMIN CREMEL. AFP

UKRAINE-RUSSIE
Comment Zelensky veut «déplacer la guerre»

PAGES 8-10

CLIMAT
La France suffoque, la Grèce flambe

PAGE 12-14

ÉTÉ



AFP

Patrick Modiano sur les traces de Dora Bruder

CAHIER CENTRAL

M 00135 - 813 - F: 2,70 €

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Algérie 1,80 €, Allemagne 3,20 €, Andorre 3,20 €, Belgique 2,70 €, Canada 5,30 $, DOM 3,20 €, Espagne 3,20 €, Etats-Unis 5,20 $, Grande-Bretagne 2,90 £, Grèce 3,20 €, Italie 3,20 €, Liban 7800 LBP, Luxembourg 2,70 €, Maroc 29 Dh, Pays-Bas 3,20 €, Portugal (continental) 3,60 €, Suisse 3,60 FS, Suisse alémanique 3,60 FS, Tunisie 8,70 DT, Zone CFA 2600 CFA.

Sport amateur Après les Jeux, bienvenue au club ?

Enthousiasmés par les performances de Marchand, Lebrun, Apithy-Brunet et consorts, nombre de spectateurs jurent qu'ils vont s'engager dans une nouvelle pratique sportive. Un engouement parfois difficile à satisfaire pour les structures, faute de moyens et d'investissements publics.

Par **KATIA DANSOKO TOURÉ, MIREN GARAICOECHEA** et **ADÈLE PETIT**



Des initiations à certains sports étaient proposées dans les fans

«*Peut-être qu'un jour, je pourrai participer aux JO en natation…*» Mercredi, dans la queue aux portes du Club France, à l'intérieur du parc de la Villette dans le XIXe arrondissement de Paris, Eloa, 14 ans, chignon impeccable, a déjà la coiffure des sportives de haut niveau. Il lui manque une petite chose: la pratique. Un détail pour cette presque lycéenne, qui s'est prise de passion pour le 200 mètres quatre nages et souhaiterait s'inscrire en club dès sa rentrée. Pense-t-elle pouvoir devenir championne olympique ? «*Oui*», lâche-t-elle sans hésiter: «*J'ai envie que le public me connaisse, me reconnaisse.*»

Les Jeux olympiques de Paris galvanisent les foules, les champions fascinent, quitte à faire tourner les têtes. Et pourquoi pas, si cela permet de faire plus de sport ? En suivant des épreuves, des spectateurs ressentent l'envie de se lancer ou de reprendre une pratique. Une fois la ferveur passée, la question reste de savoir si ces idées marqueront un tournant dans la pratique du sport amateur en France, ou bien si elles demeureront des vœux pieux. En France en 2022, 8,8 millions de licences sportives ont été délivrées par des fédérations sportives olympiques, soit une pour sept habitants, établit l'Insee. C'est sans compter les 1,7 million de licences en disciplines non olympiques, et l'exercice sans licence, bien plus important.

Un premier indice se trouve dans les rayons des magasins de sport, qui reprennent des couleurs après un début d'année morose. Place de la Madeleine, dans le VIIIe arrondissement de Paris, la fréquentation du magasin Decathlon a fait un bond de 28% depuis le début des JO. A Nantes, Marseille et Lille, qui accueillaient aussi des épreuves, même tendance, a partagé le groupe lundi dans un communiqué.

Venus en famille pour profiter de l'ambiance du Club France, les parents de Victor, 12 ans, n'ont pas attendu la rentrée et sont passés à l'action. Ils se sont hâtés de trouver un club de badminton, la nouvelle passion de leur fils depuis qu'il en a vu à la télé. Dans la foulée, il est allé essayer ce sport avec un copain à Vincennes, sur un terrain avec filet proposé au public à l'occasion des Jeux. L'expérience lui a tout de suite plu. «*Il faut être agile et j'aime bien les sports avec des balles*», affirme, le regard brillant, celui qui pratique déjà le tennis et le ping-pong.

«EFFET LÉON MARCHAND»

Parfois, la révélation est un peu plus longue à venir. Maëlle, étudiante en ingénierie agroalimentaire de 22 ans, a découvert l'escrime lors des jeux de Tokyo en 2021. Depuis trois ans, l'idée revient régulièrement. «*Le fleuret, l'épée, la rencontre entre deux combattants… Ce sport solitaire me plaît beaucoup.*» L'ancienne adepte d'équitation n'a pourtant pas sauté le pas. Jusqu'aux Jeux de Paris. «*La semaine dernière, j'étais vraiment à fond derrière l'équipe de France. Voir les épreuves renforce mon idée de m'y mettre*», confie Maëlle. Après un coup d'œil aux clubs présents sur Lille, elle a fixé son choix. «*J'irai voir à la rentrée s'il y a encore des places. Je ne pense pas être la seule à vouloir m'y mettre*», s'inquiète-t-elle.

L'engouement est particulièrement palpable dans les disciplines dont le grand public entend peu parler entre deux olympiades. L'heure est aux sourires pour les personnels des clubs interrogés par *Libération*. Leur téléphone sonne, les courriels abondent. «*J'avais 114 mails non lus ce matin, tous reçus depuis le début des JO*», note Margaux Lebrun, sœur des fameux pongistes, Félix, médaillé de bronze en individuel et Alexis, en bronze par équipes avec son frère. Membre du club de tennis de table de Montpellier où ils s'entraînent, elle est en charge du suivi des dossiers des 400 adhérents. «*Normalement, nous n'ouvrons les adhésions que fin août. Mais plusieurs anciens adhérents avaient peur de se faire doubler et de ne plus avoir de place. Donc on s'y est mis dès début juillet, avant même le début des Jeux.*» Les plannings ont aussi été retravaillés pour dégager de la place. «*Un entraînement a été ouvert le samedi, ainsi que des créneaux de cours particuliers tôt le matin, tard le soir.*» Même constat en natation. «*On reçoit 20 à 30% de plus de demandes que d'habitude. Tous les gamins veulent ressembler à Léon Marchand. Il y a aussi des adultes qui reviennent au sport, après avoir disparu quelques années*», note Michel Coloma, directeur général des Dauphins du Toec, le club toulousain de l'homme aux cinq médailles, dont quatre en or. D'autres pratiques plus confidentielles espèrent aussi en bénéficier. «*L'effet Léon Marchand va galvaniser pas mal de gamins et nous, en natation artistique, allons forcément en récupérer une partie*», estime le président du club de natation artistique 3MNA, à Montpellier, Bruno Rosania. Face aux appels supplémentaires, il va créer le mois prochain une équipe «poussines» dédiée aux enfants de 5 à 8 ans.

COUP DE BOOST RÉCURRENT

Le timing des JO de Paris arrive au bon moment, remarque Jean-François De Pouilly, 69 ans, président du club Judo France Paris depuis sa création en 1992. D'ordinaire, la douzaine de salles parisiennes accueille un peu moins de 1000 adhérents chaque année. Mais l'an dernier, leur nombre est tombé à 630. «*Nous nous remettons tout juste de la crise du Covid. Les Jeux de Paris sont le coup d'accélérateur qui va nous permettre de nous remettre à niveau*», espère-t-il.

Rive gauche, même constat au Judo Club Alésia, dans le XIVe arrondissement de Paris. «*Des élèves, des adultes pour la plupart qui avaient arrêté le judo avant la crise du Covid, me rappellent en ce moment*», affirme Fabrice, coach au sein du club. C'est le cas de Bastien, 26 ans, domicilié à Fresnes, qui, contrairement aux Jeux de Tokyo, a largement suivi ceux de Paris. Le jeune homme a commencé la pratique du judo à l'âge Suite page 4

zones pendant les JO, notamment celle de l'hôtel de ville de Paris, jeudi. PHOTO CELINE DUONG. HANS LUCAS

«Les politiques se servent de l'activité sportive comme d'un outil d'insertion des populations défavorisées»

La sociologue Marina Honta revient sur l'instrumentalisation des pratiques sportives par les pouvoirs publics, des projets totalitaires aux enjeux sanitaires ou sociaux de la politique de la ville née dans les années 80.

Un corps sain pour une nation saine. L'engouement pour le sport amateur qui découle de ces Jeux olympiques de Paris suscite l'intérêt des politiques : depuis plus de vingt ans, la pratique sportive est activement promue par les pouvoirs publics, pour des raisons de santé publique comme d'insertion sociale pour les populations défavorisées. Que ce soit sur le long terme ou de manière ponctuelle, par exemple après des émeutes dans les quartiers populaires, les élus voient de nombreux intérêts dans la construction d'infrastructures sportives, explique Marina Honta, enseignante-chercheuse en sociologie à l'Université de Bordeaux et spécialiste des politiques publiques du sport et de la santé.

Quand on parle de sport comme projet politique, l'imaginaire qui s'impose est celui de l'Italie fasciste et de l'Allemagne nazie. Est-ce que le sport a une idéologie politique ?

Il y a eu effectivement ces entreprises d'instrumentalisation du sport et de redressement des corps à des fins identitaires et totalitaires. Ces figures sont heureusement datées, même si pendant les Jeux olympiques de Paris, la fonction identitaire du sport a été exaltée, au service d'un sentiment collectif et de fierté nationale, de manière très différente des régimes totalitaires, heureusement. Il y a toutefois d'autres formes d'instrumentalisation politique du sport et de sa pratique. Avec des finalités sanitaires, bien sûr, et sociales. Les politiques des dernières années se servent du sport comme d'un outil d'insertion sociale et professionnelle de populations fragilisées, vulnérables, en décrochage scolaire, en proie à des difficultés économiques et sociales ou en recherche d'emploi. C'est qu'on appelle le «sociosport», le sport au service d'une utilité.

Cette vision n'est pas nouvelle. Lors de la politique de la ville du début des années 80, qui visait à revaloriser les quartiers en difficulté afin de lutter contre les inégalités, le sport a aussi été considéré comme une voie pour réduire les violences urbaines. Malheureusement, ces programmes de sociosport vivent des cycles d'émergence et de désintérêt en fonction de l'agenda politique et reviennent seulement après des violences urbaines. On a observé cette tendance réapparaître après les émeutes de l'été dernier *[qui ont suivi le meurtre de Nahel par un policier, à Nanterre dans les Hauts-de-Seine, ndlr]*.

En France, y a-t-il une politique du sport différente, selon qu'on se place à droite ou à gauche de l'échiquier politique ?

Dans ce domaine, il n'y a plus trop de différence entre les partis. Valentin Guéry, sociologue spécialiste des rapports entre le sport et la politique, observe qu'ils se sont accordés autour d'un consensus : le sport est bénéfique pour la santé. Il y a toujours eu des enjeux hygiénistes dans des périodes d'avant ou d'après-guerre, mais l'utilisation du sport dans la politique de santé publique s'est renforcée depuis la fin des années 90. Ce basculement s'explique par la dramatisation des problèmes sanitaires de la part des pouvoirs publics. L'Organisation mondiale de la santé présente presque la sédentarité comme l'épidémie du siècle. L'activité physique est donc aujourd'hui présentée comme une thérapie non médicamenteuse.

Et la vision des médecins a aussi changé dans ce domaine…

Il y a en effet eu des points de tension entre les acteurs publics et privés. Pour déployer ces politiques de promotion de l'activité physique, ils ont dû se mettre d'accord sur une terminologie commune. Or il y a vingt ans, les médecins considéraient que le sport était synonyme d'accidents et de blessures, ce qui est le contraire de la santé publique. L'activité physique est perçue à présent de manière plus positive, car l'idée est surtout de bouger et pas seulement d'être en compétition.



DR

Recueilli par **NOÉ MEGEL**

ÉDITORIAL

Par **ALEXANDRA SCHWARTZBROD**

Chiche!

Il y a ceux qui veulent ressembler à Léon Marchand, celles qui s'imaginent en Simone Biles et tous les autres qui tentent d'entraîner un frère ou une sœur à composer un duo aussi dingue que celui des frères Lebrun devant une table de ping-pong. Les Jeux olympiques servent aussi à cela, à faire briller les yeux des enfants et des adultes, à pousser les limites, à donner du rêve. A développer tout à la fois sens de la discipline et imaginaire. Cette envie-là, ce besoin de dépassement vont-ils perdurer au-delà du jet d'adrénaline intense offert par ces Jeux ? Pour l'heure, les chiffres sont tous au vert : les magasins de sport font le plein, les clubs enregistrent pour la plupart une augmentation à deux chiffres des demandes d'inscription, et nombreux sont les fans qui, faute d'avoir pu prendre à temps des entrées pour les épreuves de ces deux dernières semaines, se sont précipités sur les Jeux paralympiques où il reste des places. L'euphorie devrait donc durer au moins jusqu'au 8 septembre, date du clap de fin de ce Paris 2024. Mais après, quand les jours raccourciront et que le froid prendra le relais, comment entretenir la flamme ? Parents et établissements scolaires sont en première ligne. Les cours d'éducation physique devraient être bien plus valorisés qu'ils ne le sont. Idem pour le tissu sportif associatif, qui se démène pour offrir des activités avec parfois des bouts de ficelle. En gros, chaque enfant ou ado souhaitant faire du sport devrait pouvoir obtenir satisfaction, et les autres devraient être incités à bouger. Beaucoup a été fait pour améliorer les capacités et susciter l'envie mais ce n'est pas encore suffisant quand on sait que la sédentarité est le mal du siècle. Emmanuel Macron a affirmé lundi, en recevant les organisateurs des Jeux olympiques qu'il ne comptait *«pas baisser le niveau d'engagement, ni pour les équipements ni pour le sport à l'école»*. Chiche ! Nous surveillerons le prochain budget avec attention. De toute façon, mieux vaut commencer à s'entraîner : les semaines et les mois qui viennent s'annoncent agités… Ça va être du sport.

Suite de la page 2 de 3 ans, et raccroché à 20 ans. Il reprendra en septembre. *«Je pratiquais le judo en compétition et revoir les combats m'a donné envie de recommencer. Je veux savoir ce que je serais capable d'accomplir, à quel niveau j'en suis aujourd'hui si je reprends la compétition»*, explique cet adepte de musculation. Et d'ajouter: *«Quand on voit les deux médailles d'or qu'a remportées Teddy Riner, ça donne envie.»*

Qu'en disent les fédérations? Plusieurs misent sur un coup de boost, récurrent après des JO. *«En général, nous connaissons une progression de 5 à 10% de licenciés supplémentaires»*, note la Fédération française de gym. Même estimation côté natation, où le nombre de licenciés a progressivement doublé en vingt ans, dépassant aujourd'hui les 400 000 personnes. Les courbes n'ont pas attendu les JO pour être à la hausse. Les licences sportives ont augmenté de près de 8% en 2023, selon l'Institut national de la jeunesse. En 2024, les projections provisoires tablent sur un timide + 5,4%.

GARE AU MIRAGE

D'autres facteurs peuvent expliquer certaines progressions. *«Il y a un effet conjugué avec les performances dans d'autres grandes compétitions, bien sûr»*, reconnaît Gilles Erb, président de la fédé de tennis de table. Si 2023 s'est terminée avec 211 000 licenciés, la fédération en comptait déjà 228 000 au début de cet été. *«L'effet Lebrun»*, comme il l'appelle, avait déjà commencé. Ce n'est pas non plus la première fois dans l'histoire. *«Aux JO de Barcelone en 1992 et Sydney en 2000 déjà, les deux médailles de Jean-Philippe Gatien avaient été suivies d'un bond dans nos licenciés. C'était une autre époque.»* Depuis, l'institution a passé la seconde, s'est professionnalisée. L'équipe dédiée à la communication compte désormais six personnes contre deux il y a deux ans, et mise sur une communication efficace sur les réseaux sociaux.

L'«effet JO» serait-il automatique? C'est plus nuancé qu'il n'y paraît, prévient Philippe Cordazzo, professeur et démographe à l'Université de Strasbourg, qui a rassemblé les données de plusieurs fédés pour analyser l'incidence des JO de Rio et de Tokyo dans une approche statistique. *«Si l'on prend uniquement en compte la tenue de Jeux olympiques, il n'y a pas de corrélation avec l'évolution du nombre de licenciés. Un tiers des fédérations voient leurs effectifs rester stables, pour un autre tiers ils augmentent et enfin, dans le dernier cas, ils diminuent»*, explique l'enseignant-chercheur dans *Savoir(s)*, publication de l'Université de Strasbourg. Le nombre de médailles d'une discipline ne garantit pas non plus automatiquement la hausse des inscriptions. Pour l'illustrer, Philippe Cordazzo avance un exemple en miroir: les équipes françaises masculines de volley et hand. Après leurs deux médailles d'or en 2021, les licenciés de la première discipline ont augmenté de 35%, et baissé de 2% pour la seconde.

Pas de déterminisme simple ici, plutôt un ensemble de facteurs jouant sur l'évolution du nombre de licenciés: *«La taille de la fédération en ligne de compte, la capacité à accueillir de nouveaux pratiquants, la médiatisation du sport, l'attachement affectif à une équipe ou un sportif, le facteur d'identification à un sportif emblématique, la communication mise en place par une fédération pour capitaliser sur les performances réalisées lors des JO…»* énumère le sociologue dans *Savoir(s)*.

L'utopie d'une France ultra-active dès septembre s'envole. *«L'engouement ne vient pas parce qu'on est une nation sportive, mais parce que Paris 2024 a réussi son coup et bénéficié d'un climat anxiogène, après des élections, une dissolution, alors que 70 conflits armés sont en cours»*, relativise aussi Eric Monnin, sociologue et historien du sport, vice-président de l'université de Franche-Comté.

«Passer de nation de sportifs à nation sportive est une autre affaire… enchaîne le directeur du Centre d'études et de recherches olympiques universitaires, avançant l'exemple des Mondiaux d'athlétisme à Paris de 2003. *A la rentrée, tous les gamins s'étaient rués sur les listes d'inscription en athlétisme. Mais comme rien n'était prêt, il n'y avait pas eu plus d'infrastructures et d'éducateurs diplômés, le soufflet est redescendu en quelques mois.»* Quel que soit le succès populaire des deux dernières semaines, ou le nombre de médailles (64 pour la France, dont 16 en or), *«il n'y aura pas d'effet automatique*, admet Tony Estanguet, président de Paris 2024, au *Figaro* dimanche. *On l'a vu dans les derniers Jeux. Ce n'est pas parce qu'une édition de Jeux réussit que forcément, derrière… Il va appartenir à chacun d'entre nous de faire perdurer cet esprit»*.

En parallèle de l'opération «Bouge 30 minutes chaque jour», la promotion de l'activité physique et sportive, grande cause nationale de l'année 2024, laissera des traces matérielles, rappelle le ministère de la Jeunesse et des Sports. *«Depuis 2017, l'Etat a investi plus d'un milliard d'euros aux côtés des collectivités locales pour la construction ou la rénovation de 1500 équipements sportifs structurants et de 7000 équipements de proximité»*, énumère le ministère, sans compter *«des mesures en faveur du bénévolat»*, le *«déploiement de services civiques»* ou encore le *«soutien au recours au salariat»*.

D'autres «mesures d'héritage» devraient être annoncées le 14 septembre, jour de parade pour célébrer les athlètes olympiques et paralympiques, a confirmé Emmanuel Macron à *l'Equipe* dimanche. *«Je ne compte pas baisser le niveau d'engagement, ni pour les équipements, ni pour le sport à l'école, ni budgétaire»*, a énoncé le Président.

«ON MANQUE DE CRÉNEAUX»

Donner aux athlètes professionnels les moyens de leurs ambitions, c'est bien, mais insuffisant pour qu'une nation soit sportive. La problématique des infrastructures pèse sur bon nombre de disciplines, heureuses de briller, mais parfois déçues de ne pas répondre à la demande en amateur. C'est le cas au club de tir à l'arc les Lions du VIIIe, à Lyon, 166 adhérents. «Chaque année, on refuse 50 à 70 personnes parce qu'on manque de créneaux octroyés par la mairie. C'est un peu frustrant», regrette son président, Laurent Beaudroit, qui les renvoie dans des clubs alentour.

«Nos capacités seront forcément inférieures à la demande, nos clubs sont déjà bien chargés», abonde Laurent Ciubini, directeur général de la Fédé de natation. L'opération «1000 piscines» lancée en 1969, dont les emblématiques «piscines tournesol» circulaires, a maintenant la cinquantaine. Elles arrivent en fin de vie. Depuis, il n'y a eu aucun plan national de construction, pointe Laurent Ciubini. *«Entre les collectivités territoriales qui ont fermé la piscine à cause du Covid, d'autres à cause de la crise énergétique, ou bien encore les bâtiments qui deviennent vétustes… La surface d'eau a tendance à se réduire. La main-d'œuvre de maîtres nageurs manque aussi.»* Il appelle les décideurs locaux et l'Etat à appuyer sur l'accélérateur sur le long terme. *«Et puis, on le sait: plus on construit d'infrastructures, plus il y a d'engouement pour les sports»*, plaide-t-il.

«On a souvent dit que le sport était une machine à solutions, pour des raisons de santé, d'inclusion, de vivre-ensemble, de performances, c'est un moteur fou, pose Tony Estanguet. *Mais cela va être à chacun de nous, Français, de continuer à faire vivre cet esprit-là.»* Et ce, jusqu'à la tête des collectivités territoriales et aux sommets de l'Etat. ◆

Sur la base nautique des Corbières, à l'Estaque dimanche.

A Marseille, des olympiades d'enfants pour «leur faire vivre l'effervescence des JO»

Water-polo, kayak-relais, course de paddle… Pour la quatrième année consécutive, l'association locale le Grand Bleu a organisé une compétition de sports aquatiques pour des jeunes des quartiers Nord.



«T'as déjà fait du kayak toi? Non? Alors c'est mort, pas avec nous.» Les minots sont cruels mais on les comprend, c'est sans doute le moment le plus stratégique de leur journée. Après avoir constitué leur groupe, élu un chef et s'être accordés sur un nom, les 250 gamins des quartiers Nord de Marseille – réunis en douze équipes – s'apprêtent à s'affronter toute l'après-midi sur plusieurs épreuves: natation, water-



polo, kayak-relais, course de paddle… Alors pas question de se planter dans le choix de ses partenaires. *«Moi je suis tarpin forte au kayak, je veux être avec vous»*, s'approche Mana, foulard dans les cheveux et robe en crochet noir. L'équipe est au complet. Seul couac à ses yeux: *«On s'appelle FC Mabawa* [nom des ailes de poulet en comorien, ndlr], *c'est gênant.»* Ce dimanche, chronos en main et sifflets à la bouche, la trentaine de bénévoles et de salariés de l'association marseillaise le Grand Bleu lancent la compétition. C'est parti pour la 4e édition des olympiades sur la base nautique de Corbière, dans le quartier de l'Estaque.

Exception. Il y a vingt-quatre ans, Brahim Timricht a fondé l'asso avec trois-quatre potes. L'objectif: *«Emmener les minots de mon quartier à la mer.»* Enfant, Brahim, originaire du quartier des Flamants dans le 14e arrondissement de la ville, part chaque été se baigner dans la Méditerranée. Mais il comprend vite être une exception que la règle, à travers la vitre de la voiture de son père, il voit les autres gosses squatter en bas des barres. Au début, ils s'organisent *«à l'arrache»*: *«On embarque les petits et on les emmène se baigner, sans trop d'autorisations.»* Au fil des ans, le projet se structure et l'équipe gonfle. En 2015, leur passage sur *Thalassa* les fait connaître. On est bien avant le plan «Aisance aquatique» et le dispositif «J'apprends à nager», lancés en 2019 par le gouvernement, mais le préfet délégué à l'égalité des chances des Bouches-du-Rhône de l'époque, Yves Rousset, contacte la ville de Marseille et le ministère des Sports. *«Ils se sont dit: on va filer des piscines au Grand Bleu. Résultat, on apprend à nager à plus de 2000 enfants par an.»*

«Les mères ont aussi souvent peur de les emmener à la mer. Entre les vagues, le courant, les poissons, ça leur paraît moins sécurisé qu'une piscine», regrette Timricht. Alors avec les financements de la préfecture, de la ville, du département, des bailleurs sociaux comme 13 Habitat ou ICF Habitat et de l'association de médiation Addap 13, le Grand Bleu s'est équipé: boudins gonflables antivagues, cages flottantes et couloirs de nage, tout est prêt pour accueillir les enfants. *«En coopération avec l'éducation nationale, on est devenus les premiers à proposer l'apprentissage en milieu naturel sur le temps scolaire.»* Sur la base nautique de Corbière, près de 15000 jeunes bénéficient des activités chaque année. Durant les compétitions, un drone nous rase le crâne. *«On est filmés! On va passer à la télé comme les sportifs?»* sautille Arun, 12 ans. En cette année olympique, Brahim Timricht a tenu à faire coïncider la date des olympiades avec celle de la cérémonie de clôture des JO. *«On voulait leur faire vivre cette effervescence. Certaines épreuves ont lieu chez nous, à Marseille, mais il ne faut pas que les quartiers Nord de la ville soient en reste.»*

Bouée. Sur le terrain de jeu du kayak-relais, l'équipe de Mana fout une raclée à ses adversaires. Malgré leurs trois tours d'avance, ils s'énervent, beuglent, frappent l'eau avec leurs mains quand l'équipe adverse attend sagement son tour sur la terre ferme. *«Pagayez à droooooite! Mais qu'est-ce que vous comprenez pas?»* s'égosillent-ils. *«Vous reculez sinon vous avez un point de pénalité!»* les réprimande une surveillante. Vient le tour de Mana. Droite, gauche, droite, gauche. Avec une coordination et une dextérité sans faille, elle et ses deux compères contournent l'énorme bouée jaune avant de regagner la rive. La victoire leur revient, les doigts dans le nez.

Les pieds dans l'eau, Sarah, 30 ans, zieute ses enfants de 10 et 14 ans. D'habitude, l'été, ils partent en Algérie ou en camping. Mais cette année, *«pas les moyens»*. Les médiateurs du quartier l'ont dirigée vers le Grand Bleu. *«Ça occupe les enfants gratuitement. Un bus est venu nous chercher chez nous ce matin et nous y déposera ce soir.»* Pour cette habitante de la Marine Bleue, cité du 14e arrondissement de Marseille, cette journée leur permet surtout de *«fuir»* la violence. *«On n'a pas envie de laisser jouer les enfants dans le quartier. Les jeunes vendent de la drogue devant nos portes. Les petits assistent à tout ça. La semaine dernière, mon garçon a crié "akha"* [un signal d'alerte pour prévenir de l'arrivée de la police, ndlr] *pendant qu'il jouait avec sa sœur. Il ne sait même pas ce que ça veut dire.»* Après dix ans dans son T3 en logement social, Sarah a entrepris des démarches pour déménager, *«sans trop d'espoir»*.

Sur la base nautique, le pari est réussi. Mana essore sa robe et rejoint le tableau où figure le récapitulatif des points. *«J'ai trop rigolé wallah, on leur a mis un fossé!»* Au mégaphone, la bonne nouvelle tombe après deux heures d'épreuves. *«Et les gagnants sont… le FC Mabawa!»*

MARGAUX GABLE
Envoyée spéciale à Marseille
Photo **OLIVIER MONGE. MYOP**

LIBÉ.FR

Héritage sportif des Jeux: à Londres, un essai non transformé
Après les Jeux olympiques de 2012, les autorités britanniques voulaient «inspirer une génération» à faire du sport. Mais faute d'investissements, les résultats sont peu concluants.

Macron rêve de préserver sa trêve

Le Président a profité d'une interview à «l'Equipe» et d'une réception avec des acteurs des JO à l'Elysée pour glisser quelques messages politiques. Il ne semble pas pressé de nommer le remplaçant de Gabriel Attal.

Quiz politique de l'été: comment transformer le succès des JO en tremplin pour nommer un Premier ministre à sa sauce? Pour Emmanuel Macron, qui recevait lundi à l'Elysée des anonymes ayant participé à l'organisation de l'événement – volontaires, forces de l'ordre, secouristes, agent RATP… –, la martingale consiste à vanter *«l'esprit des Jeux, qui montre que quand nous sommes ensemble, nous sommes imbattables»*. «Ensemble», comme le compromis politique entre partis qu'il réclame depuis les législatives? Le chef de l'Etat reste allusif mais ne peut s'empêcher une pique: *«L'intérêt de la nation ne vaudrait pas celui des JO?»* Ou encore, comme pour viser la gauche qui réclame Matignon: *«La nation n'est pas l'addition des politiques publiques ou une chose qu'on obtient ou des décrets qu'on passe.»* A bon entendeur…

Rumeurs. Il fallait tendre l'oreille pour guetter ces petites phrases, qui se sont glissées dans une séquence officiellement dédiée aux seuls Jeux olympiques et paralympiques. Les invités, qui ont patienté plusieurs heures dans les jardins de l'Elysée, espéraient d'abord de la reconnaissance. Des volontaires, émerveillés, se disaient *«très fiers»* d'être invités au Palais. Un colonel de gendarmerie ne cachait pas sa satisfaction de voir souligné le travail des 20000 gendarmes déployés pour la sécurité des Jeux – saluée par le chef de l'Etat dans une interview à *l'Equipe*. Et le colonel de rêver d'un changement durable des rapports qu'entretiennent les Français avec leurs forces de l'ordre. Aucun athlète n'était présent: ils défileront le 14 septembre sur les Champs-Elysées, un souhait présidentiel.

Mais la politique était elle aussi de la partie. La pelouse était piétinée par une bonne partie du gouvernement démissionnaire – une quinzaine de ministres – qui côtoyait des élus d'Ile-de-France sans oublier Edouard Philippe, Jean Castex et Elisabeth Borne, comme ex-locataires de Matignon ayant joué leur rôle pour les Jeux. Le Premier ministre, Gabriel Attal, a longuement été remercié par le chef de l'Etat – pour faire taire les rumeurs de dissensions? – et le ministre de l'Intérieur, Gérald Darmanin, a eu droit, lui aussi, aux louanges présidentielles pour son *«implication exceptionnelle»*. Attribuées *«en même temps»*… donc à deux prétendants rivaux.

Marbre. Tout ceci ne dit rien du timing présidentiel pour le prochain gouvernement, alors que les alliés du Nouveau Front populaire ont précédé la prise de parole du chef de l'Etat pour pousser, à nouveau, la candidature de Lucie Castets à Matignon. Dans une lettre ouverte aux députés et sénateurs des «groupes républicains», cosignée par Castets et les chefs des groupes représentés à l'Assemblée, le NFP liste ses *«cinq grandes priorités»* et promet une nouvelle pratique parlementaire, afin de *«convaincre au-delà des rangs du NFP pour construire des majorités parlementaires»* *(lire page 15)*.

Mais côté jardin (élyséen), ce que l'entourage du Président appelle les *«gesticulations»* de Lucie Castets laissent de marbre. On sent tout sauf de la hâte au sommet de l'Etat, où on répète que c'est aux partis de s'entendre, plutôt que de tout attendre du Président. Certes, mais y aura-t-il du nouveau cette semaine? Les conseillers élyséens font la moue. Emmanuel Macron, qui a commémoré lundi le 80e anniversaire de la libération de la préfecture de police de Paris, doit participer cette semaine à deux autres célébrations liées à la Seconde Guerre mondiale: cérémonie internationale du 80e anniversaire du débarquement allié en Provence, le 15 août à Toulon, puis cérémonie de commémoration de la libération de Bormes-les-Mimosas, le 17 août. D'ici là, il retournera séjourner au fort de Brégançon. La rentrée politique attendra encore probablement la semaine prochaine. Message subliminal: il compte prendre tout son temps.

LAURENCE BENHAMOU

Jeux paralympiques
Liesse we can

Tony Estanguet a annoncé lundi que 400 000 billets pour les Jeux paralympiques avaient été achetés pendant la quinzaine des JO. Un engouement nouveau alors que les places peinaient à trouver preneurs jusque-là.

Par
JULIEN LECOT
Photo
STÉPHANE LAGOUTTE. MYOP



La place de la Concorde lundi, en plein chantier entre la clôture des Jeux

Le frémissement d'il y a quelques semaines est carrément devenu une *«explosion»* depuis la fin juillet, selon les mots d'Elie Patrigeon, directeur général du Comité paralympique et sportif français. Lundi, cette *«explosion»* a été quantifiée par Tony Estanguet: pendant la quinzaine des JO, il s'est vendu près de 400 000 billets pour les Jeux paralympiques. Soit 25 000 chaque jour. *«Et le rythme s'accélère*, assure le président de Paris 2024. *Beaucoup de personnes qui ont raté les Jeux olympiques veulent se rattraper avec les Jeux paralympiques.»*

Depuis le lancement de la billetterie en octobre, c'est peu dire que le grand public ne se battait pas pour assister au volley assis ou à la paranatation. Avant les JO, le comité d'organisation parlait certes d'un million de billets vendus (sur un total de 2,8 millions) mais une grande partie avaient été achetés par des collectivités et des partenaires. Nombre de scolaires devraient garnir les tribunes début septembre. Paris 2024 se rassurait avec le précédent de Londres 2012 et prédisait une vague porteuse entre les Jeux olympiques et les paralympiques. L'effet d'entraînement est bien là. *«On a toujours dit que les Jeux olympiques seraient une locomotive pour les Jeux paralympiques. En ce moment, on est en plein dedans»*, se félicite Elie Patrigeon.

«C'EST PAS LOIN D'ÊTRE PLEIN»

Sur les 22 sports paralympiques, six affichaient déjà complet lundi: l'escrime fauteuil et le parataekwondo au Grand Palais, le paracyclisme sur piste au vélodrome de Saint-Quentin-en-Yvelines, la paraéquitation à Versailles, le paratriathlon et sa tribune sur le pont Alexandre-III à Paris ainsi que le paratir sportif à Châteauroux, seul site qui n'est pas en région parisienne. Certaines disciplines font quasiment le plein: impossible de trouver une place pour la finale masculine de tennis fauteuil à Roland-Garros ou celle de basket fauteuil à Bercy. Quant au cécifoot, qui se tiendra sous la tour Eiffel, seule une session (matinale) était encore disponible à la vente. Une bénédiction pour les 4 400 athlètes habitués à concourir dans l'anonymat le plus total la plupart du temps.

Cet engouement se duplique au Club France, fan zone XXL devenue le point de ralliement des Parisiens pendant les JO, qui reprendra du service pendant les Jeux paralympiques. L'infrastructure sera plus modeste – 5 000 à 6 000 personnes en simultané contre 25 000 pour les olympiques – mais l'accès se fera sur simple réservation en ligne, là où il fallait payer 5 euros entre fin juillet et mi-août. Le lieu fait déjà le plein. *«Les réservations ont vraiment explosé, ça s'est multiplié par 15 ou 20 par rapport à avant les JO, on en enregistre 4 000 à 5 000 par jour,* raconte Elie Patrigeon. *Certains soirs, ce n'est déjà pas loin d'être plein. Je ne vais pas vous mentir, il y a quelques semaines, on se demandait encore si on n'avait pas vu trop gros. Aujourd'hui, on se dit qu'on va nous reprocher d'avoir prévu trop petit.»*

Symbole que ces Jeux paralympiques deviennent *bankables*, l'émission de France 2 *Quels Jeux!* présentée par Léa Salamé va se poursuivre du 28 août au 8 septembre. Quant aux mascottes paralympiques, elles ont désormais la cote. La directrice générale de Gipsy Toys racontait à France Info que les Phryges avec une lame à la place de la jambe droite constituaient 30 % des ventes. *«Du jamais-vu»*, alors que la marque pensait avoir prévu large en produisant 15 % de ses peluches en version paralympique.

> «Aujourd'hui, ça sent la fin de soirée. Mais la bonne nouvelle c'est que la fête continue.»
> **Andrew Parsons**
> patron du Comité international paralympique

«LE MATCH RETOUR, C'EST MAINTENANT»

Ceci posé, près de la moitié des billets sont toujours disponibles à la vente à moins de trois semaines des premières épreuves. Selon Paris 2024, 75 000 tickets à moins de 15 euros et 300 000 à moins de 25 cherchent toujours preneurs. Pour remplir les gradins des sports les moins connus du grand public comme la boccia ou le goalball, ou de ceux se déroulant dans des lieux moins grandioses, Paris 2024 multiplie les opérations de communica-



olympiques et l'ouverture des Jeux paralympiques.

tion. Lundi, on a vu ses représentants faire le tour des médias – Marie-Amélie Le Fur était aux aurores sur France Info, Tony Estanguet et Nantenin Keïta sur France Inter. Quand l'après-midi les mêmes nous répétaient que *«les Jeux ne sont pas faits»* et que *«le match retour c'est maintenant»*.
Paris 2024 avait même dégainé son meilleur communicant pour parler des Jeux paralympiques à la presse: Andrew Parsons, patron rigolard du Comité international paralympique. *«Les Jeux olympiques étaient une entrée magnifique pour le plat de résistance, les Jeux paralympiques*, dit le Brésilien de 47 ans. *Aujourd'hui, ça sent la fin de soirée. Mais la bonne nouvelle c'est que la fête continue, et ça sera plus bruyant, et plus fun encore. Alors soignez votre gueule de bois, puisque le meilleur arrive: dans deux semaines commencent les Jeux paralympiques les plus spectaculaires de l'histoire.»*

RELAIS DE LA FLAMME
DE STOKE MANDEVILLE À PARIS, QUATRE JOURS POUR RALLUMER L'ÉTINCELLE

Soufflée dimanche soir par un Léon Marchand encravaté, la flamme olympique s'apprête à renaître, fin août, pour les Jeux paralympiques. Le 25 août, elle sera allumée à Stoke Mandeville, en Angleterre. C'est la tradition depuis que s'est tenue, dans l'hôpital de cette petite ville du nord-ouest de Londres en 1948 une modeste compétition sportive en parallèle des Jeux olympiques de Londres, pour des vétérans de la Seconde Guerre mondiale atteints à la moelle épinière. La loupiote de Paris 2024 rejoindra la France par le tunnel sous la Manche: symboliquement, 24 athlètes anglais entameront la traversée avant d'être rejoints à mi-chemin par 24 athlètes français et de procéder à la passation.
Petite particularité de ce relais: il n'y aura pas une mais plusieurs flammes sur le sol français. Le feu d'Olympie sera coupé en douze – comme autant de jours de compétition paralympique – pour partir simultanément dans différents endroits du pays. Après quatre jours de parcours, elles seront réunies à Paris pour allumer la vasque aux Tuileries, qui restera allumée jusqu'au 8 septembre.
Pendant les relais, un millier d'«éclaireurs» porteront ces torches dans une cinquantaine de villes ayant vu grandir des parasportifs français de renom. On la verra à Blois, où est licenciée la championne paralympique et présidente du comité paralympique français Marie-Amélie Le Fur, à Lorient, où est basé Damien Seguin, triple médaillé paralympique (dont deux breloques en or) en paravoile, et dans plusieurs communes connues pour leur soutien au parasport. Cinq relais collectifs constitueront les points d'orgue de cette déambulation nationale pensée pour rallumer l'étincelle des Jeux de Paris.

ROMAIN MÉTAIRIE

INFRASTRUCTURES
DU VILLAGE OLYMPIQUE AUX STADES, PARIS SE TRANSFORME À NOUVEAU

Place de la Concorde, samedi, la dernière battle de breaking s'est terminée devant des gradins combles aux alentours de 22 heures. Le temps de faire sortir athlètes et spectateurs et, en pleine nuit, les travaux commencent. Chaque minute compte pour transformer le parc urbain, qui a accueilli les épreuves de basket 3×3, skateboard, BMX et breaking: le 28 août, la Concorde sera le théâtre de la cérémonie d'ouverture des Jeux paralympiques. *«On a dix-sept jours pour transformer les stades en une seule et même arène*, détaille le directeur exécutif des opérations de Paris 2024 Edouard Donnelly. *On doit démonter beaucoup d'infrastructures, en déplacer certaines, en remonter d'autres… Ça va être un chantier H24 pour réaliser cette petite prouesse et permettre aux artistes de répéter avant la cérémonie.»*
La refonte de la place est le gros chantier de l'entre-Jeux, mais la plupart des sites doivent être reconfigurés. Cela fait partie de la promesse du comité d'organisation, installer les Jeux paralympiques dans les mêmes lieux que les olympiques. Au pied de la tour Eiffel, le sable du beach-volley va être recouvert d'un terrain en dur pour accueillir le cécifoot; le Stade de France, passé en mode cérémonie de clôture dimanche, doit être remis en configuration athlétisme; les Invalides, qui accueillaient l'arrivée des marathons, doivent redevenir un stade de tir à l'arc. Et partout, il faut remplacer les anneaux olympiques par les Agitos, le symbole des Jeux para – trois petites virgules rouge, verte et bleue – et, parfois, revoir l'accessibilité de certains lieux pour des athlètes en situation de handicap.
Le chantier ne fait pas peur à Paris 2024, qui a déjà assumé la transformation de certains sites olympiques en vingt-quatre heures pour changer de discipline, comme à Bercy, passé de la gym au basket. *«Là, on a plus de deux semaines pour le faire, ça ne représente pas de difficulté particulière»*, assure donc Edouard Donnelly.
Ce sera plus sportif au village des athlètes, en Seine-Saint-Denis. Les dernières délégations JO quitteront les lieux mercredi, trois jours seulement avant l'arrivée des premiers athlètes et coachs paralympiques. *«Ça nous laisse très peu de temps pour le transformer, nettoyer les lieux, refaire la location des chambres»*, reconnaît le directeur exécutif. L'ensemble passera de 8 500 à 4 400 athlètes.

J.Lt

Par
ARNAUD VAULERIN

Face à l'offensive ukrainienne, la Russie sur la défensive


Les troupes de Kyiv dans la région


Des personnes évacuées de la

Une semaine après l'incursion des troupes de Kyiv dans l'Ouest russe, le régime de Poutine affirme contrôler la situation, mais continue à évacuer des milliers d'habitants des zones de combats dans la région de Koursk.

La guerre s'installe sur le territoire russe. Une semaine après le début de l'incursion de l'armée ukrainienne dans l'oblast de Koursk, Kyiv poursuit son forcing et reste à l'initiative dans une opération d'envergure qui, après avoir surpris, pourrait marquer un tournant. L'ampleur de l'offensive et la réalité de la menace ont conduit la Russie à étendre les évacuations des populations civiles des régions russes frontalières de l'Ukraine. Lors d'une réunion présidée par Vladimir Poutine, et retransmise à la télévision lundi, le gouverneur par intérim Alexeï Smirnov a annoncé que 121000 personnes avaient été évacuées de la région de Koursk ces derniers jours.
Ces transferts ont même été étendus au district de Krasnaya Yaruga, dans l'oblast de Belgorod, où 11000 personnes ont dû quitter la zone face à *«l'activité ennemie à la frontière»*, selon le gouverneur régional Viatcheslav Gladkov. En tout, 28 localités sont passées sous bannière ukrainienne, selon les autorités russes. Un revers et un camouflet pour Poutine, qui a enjoint le ministère de la Défense *«d'expulser l'ennemi de nos territoires»*.

«Une zone dormante du théâtre»

Les informations restent parcellaires et sujettes à caution sur cette incursion qui, pour la première fois depuis son invasion de février 2022, place Moscou sur la défensive. Côté ukrainien, plusieurs milliers d'hommes participent à cet assaut d'ampleur qui s'installe dans la durée et la profondeur. Le commandant de l'armée ukrainienne, Oleksandr Syrsky, a revendiqué lundi 1000 km² de territoires conquis, alors que le Kremlin évoque une percée de 12 kilomètres sur 40 de large. Le magazine *Forbes* indiquait dimanche que Kyiv avait déjà positionné plus de 10000 soldats dans la région de Soumy, sur son sol, et dans la zone de Koursk, de l'autre côté de la frontière. *«Les Ukrainiens sont très bien équipés, avec une couverture antiaérienne importante*, expliquait dimanche à *Libération* l'ex-général français Dominique Trinquand. *Ils ont déployé beaucoup de systèmes antiaériens parce qu'il faut se souvenir que l'Ukraine a peu de moyens du côté avions – les F-16 occidentaux qui viennent d'arriver ne font pas le poids.»* Selon le Centre ukrainien des stratégies de défense, le groupement russe des forces du Nord tenterait de déplacer 10 à 11 bataillons vers la ligne de front, *«soit peut-être 4000 hommes au total»*, selon *Forbes*.
«L'opération ukrainienne dans l'oblast de Koursk a contraint le Kremlin et le commandement militaire russe à réagir et à redéployer des forces et des moyens dans le secteur où les forces ukrainiennes ont lancé des attaques. Les forces russes ne menaient notamment pas d'opérations actives dans l'oblast de Koursk, analysait dimanche dans une note l'Institut pour l'étude de la guerre (ISW). *Ces incursions obligent [les autorités] à décider si elles considèrent la frontière de 1000 kilomètres avec le nord-est de l'Ukraine comme une ligne de front légitime que la Russie doit défendre et non comme une zone dormante du théâtre, comme ils l'ont fait depuis l'automne 2022.»*
Pris par surprise, Moscou a tardé à réagir et a dépêché des renforts, mais martèle que la situation est sous contrôle. Le ministère russe de la Défense a déclaré que ses troupes avaient repoussé de multiples attaques des forces ukrainiennes dans au moins huit localités différentes de la région de Koursk. Et faisait état de combats intenses avec l'aviation, l'artillerie, les drones et les forces terrestres, y compris les réservistes. A l'en croire, l'Ukraine aurait déjà perdu 32 chars dans la région. Le conflit menace également de s'étendre au Bélarus voisin. Samedi, le régime de Loukachenko, grand allié de Poutine, a indiqué vouloir déployer des troupes supplémentaires pour protéger sa frontière avec l'Ukraine, affirmant que des drones ukrainiens avaient violé son espace aérien lors de l'incursion en Russie.
«La situation générale de l'offensive de Koursk ne semble pas particulièrement bonne. Après une semaine de combats, ni Korenevo ni Soudja ne sont entièrement sous contrôle ukrainien, et les Russes ont également probablement bloqué la direction nord. Cette situation n'est pas très enviable, résumait dimanche l'analyste militaire Emil Kastehelmi dans une série de tweets. *Cependant, pour l'Ukraine, la situation n'est pas particulièrement mauvaise non plus. Elle conserve la majeure partie du terrain gagné malgré les contre-attaques russes. Même avec plus de troupes russes dans la zone, l'Ukraine garde l'initiative.»*



Source : AFP
Positions des forces militaires au 11 août

«Déplacer la guerre» en Russie

Après plusieurs jours de silence sur son incursion en Russie, Kyiv a esquissé samedi un début d'explication. Lors de son allocution quotidienne, le président ukrainien, Volodymyr Zelensky, a affirmé qu'il cherchait à *«déplacer la guerre»* en Russie. *«Aujourd'hui, à plusieurs reprises, le commandant Syrsky* [chef des forces armées, ndlr] *a fait des rapports sur le front, nos actions et sur le déplacement de la guerre sur le territoire de l'agresseur […]. L'Ukraine prouve qu'elle peut rendre justice et fournir la pression nécessaire : la pression sur l'agresseur.»*
Quel est le but recherché par Kyiv? *«L'objectif est d'étirer les positions de l'ennemi, de lui infliger des pertes maximales»*, déclarait samedi soir à l'AFP un responsable ukrainien du secteur de la sécurité, sous couvert de l'anonymat. *«L'Ukraine est dans une situation difficile dans la région de Donetsk depuis plusieurs mois, avec une avancée russe*, rappelle l'ex-général Dominique Trinquand. *En lançant une offensive*

de Soumy, côté ukrainien, dimanche. PHOTO ROMAN PILIPEY. AFP



région de Koursk, côté russe, lundi. PHOTO AP

«L'Ukraine prouve qu'elle peut rendre justice et fournir la pression nécessaire: la pression sur l'agresseur.»

Volodymyr Zelensky
dans une allocution, samedi

à 100 kilomètres de là, l'Ukraine veut déstabiliser le système russe par la soudaineté et la force de cette attaque. Il s'agit de contraindre les Russes à engager les réserves, prévues dans la région de Donetsk, à Koursk. C'est l'objectif militaire opérationnel. Le deuxième objectif est plus stratégique. Il s'agit de dire aux Russes: "Maintenant, la guerre est aussi en Russie."»
Ce conflit va-t-il s'enraciner sur le sol russe et mobiliser encore plus l'armée ukrainienne? Dans les colonnes du *Kyiv Post*, l'ex-général australien Mick Ryan écrivait lundi que l'Ukraine se trouvait face à trois options: fortifier toutes les positions conquises avant l'ouverture d'hypothétiques négociations de paix, reculer pour défendre les meilleures conquêtes sans perdre trop d'hommes ou se retirer complètement de la Russie. Une manière de minimiser les pertes et de maximiser l'humiliation de Poutine. ◆

«Le pays est envahi et Poutine est dans son bunker»

Depuis l'attaque du 6 août, la méfiance à l'égard du Kremlin et l'inquiétude grandissent chez les habitants de l'oblast de Koursk, compromettant le récit officiel d'une «guerre sous contrôle».

Pour tout le monde, c'était une attaque inattendue. Le conflit, qui devait rester éloigné, a soudainement franchi les frontières russes, semant la peur et le désarroi parmi la population. Depuis l'incursion des forces ukrainiennes dans l'oblast de Koursk, dans le sud-ouest de la Russie, le 6 août, au moins 121000 personnes sont parties ou ont été évacuées de la région. Cette attaque, qualifiée par Vladimir Poutine de *«provocation majeure»*, a mis en évidence une divergence croissante entre la perception de la guerre qu'ont les Russes de la région et ce qu'en dit le gouvernement.

«Bunker». A Koursk, l'inquiétude est vive. *«Nous sommes partis parce que la vie de nos enfants est trop précieuse pour rester là-bas»*, explique une mère de trois enfants, dans une vidéo publiée sur le réseau social russe VKontakte. Dans les commentaires, une internaute s'interroge: *«Pourquoi Poutine n'a-t-il pas adressé un discours à la nation? […] Quels sont les délais et les plans pour reprendre le contrôle de la situation et rouvrir les écoles le 1er septembre* [date de la rentrée scolaire en Russie, ndlr] *?» «Cette attaque a été une surprise totale»*, écrit un autre.
Si la peur et la désillusion prédominent chez les citoyens, Vladimir Pastukhov, politologue et chercheur russe associé à l'University College de Londres, observe un autre phénomène: *«Ce qui m'inquiète, c'est de voir des gens complètement perdus, qui ont le sentiment d'avoir été abandonnés*, analyse-t-il dans une interview sur la chaîne YouTube Khodorkovsky Live. *Mais je ne vois aucune lueur de réflexion dans leurs yeux. Ils ne relient pas leur situation désespérée à la guerre, encore moins au fait que cette guerre a été déclenchée par leur propre dirigeant.»*
La réponse tardive et jugée insuffisante du Kremlin n'a fait qu'amplifier l'incertitude parmi la population. Sur X, un utilisateur s'indigne: *«La Russie est maintenant envahie et Poutine, caché dans son bunker, n'a même pas pris la peine de parler de ce qu'il s'est passé, qualifiant juste l'invasion de "provocation".»* Un autre internaute critique le président russe pour son manque supposé d'intérêt pour l'attaque: *«Alors que les forces ukrainiennes ont capturé la moitié de l'oblast de Koursk, que le chef d'état-major a été pratiquement remplacé par le directeur du FSB* [le service de renseignements intérieurs], *[…] Poutine, lui, inaugure en grande pompe le "Forum international de l'armée 2024" et nous parle encore d'un "monde multipolaire" que la Russie est censée construire.»* Le forum militaro-technique cité est un salon annuel et international de l'industrie de l'armement qui accueille cette année, dans la région de Moscou, plus de 120 entreprises internationales.
Les critiques émanent aussi des cercles ultra-patriotes. Nombreux sont ceux qui reprochent aux autorités russes d'avoir préféré instaurer un régime «antiterroriste» dans les régions de Koursk, Briansk et Belgorod, plutôt que de déclarer officiellement la guerre. Les blogueurs militaires et autres observateurs russes estiment que cela aurait permis aux autorités d'adopter des mesures plus radicales, telles que l'interdiction des manifestations, un couvre-feu, ou encore la mobilisation de la production industrielle à des fins militaires. Mais le Kremlin a opté pour une approche plus limitée.

Pression. L'Institut pour l'étude de la guerre, un groupe de réflexion basé aux Etats-Unis, a émis l'hypothèse que ce choix visait à minimiser l'ampleur de l'invasion aux yeux du public et à limiter les réactions négatives. Selon le média russe indépendant *Verstka*, Poutine aurait évité d'utiliser une terminologie militaire lors d'une réunion, le 8 août, avec le gouverneur par intérim de Koursk, Alexeï Smirnov. Malgré la répression de toute opposition et la main de fer de Poutine sur la Russie, les attaques de Koursk menacent de compromettre le récit officiel d'une *«guerre sous contrôle»*, observe le journal américain *The Hill*.
Selon Alena Kudzko, experte au sein du groupe de réflexion Globsec, la situation pourrait accroître la pression sur le Kremlin: *«Il y aura davantage de mécontentement parmi la population à l'égard du gouvernement. Même ceux qui, en principe, soutiennent la guerre, ne seront pas satisfaits des conséquences du conflit sur leur quotidien.»*

ARUZHAN YERALIYEVA

carnet

DÉCÈS

Paris (75)

Toute l'équipe de Libération

a l'immense chagrin de vous faire part du décès de

Frédéric BÉZIAUD (1961-2024)

survenu le 3 août dernier et adresse ses plus sincères condoléances à sa famille et à ses proches.

Alliant exigence et engagement durant près de quarante ans à Libération, il en était le rédacteur en chef technique.

Il va nous manquer terriblement.


Des soldats ukrainiens dans la région de Soumy, à la frontière avec la Russie, dimanche. PHOTO V. RATYNSKYI. REUTERS

Et si l'Ukraine envahissait la Russie ?

Par **SERGE JULY**
Cofondateur de «Libération»

BILLET

L'Ukraine, qu'on supposait paralysée par l'offensive russe, par des difficultés de recrutement et par la pression des élections américaines de novembre, a réussi à créer la surprise de l'été. Au nom de la légitime défense reconnue par la charte des Nations unies, elle brise un tabou pour se défendre face à l'invasion russe: ses troupes occupent depuis la semaine dernière une partie de la fédération de Russie, avec une armée à l'image de cette surprise, composée de plusieurs milliers d'hommes, de deux brigades aéroportées et de brigades blindées.
Le président Macron avait l'habitude de rappeler cette ligne rouge: nous aidons les Ukrainiens mais ce sont eux qui font la guerre. Cette fois, c'est clair, ce sont bien les Ukrainiens qui ont pénétré en Russie, le 6 août, et affrontent les troupes de Vladimir Poutine. Le conseiller et proche du président Zelensky, Mykhaïlo Podoliak, est sans ambiguïté sur ce qu'il reste de cette ligne rouge: *«Aujourd'hui une partie importante de la communauté internationale considère la fédération de Russie comme une cible légitime pour toutes les opérations et tous les types d'armes»*, autrement dit, celles aussi fournies par les Etats-Unis et qui servent à détruire des unités russes.
En quelques jours, une plateforme de forage de gaz en mer Noire et une base aérienne russes ont été attaquées par des drones ukrainiens, ce qui devrait provoquer une augmentation du prix du gaz, tandis qu'une vedette russe était coulée par un Sea Baby, l'un de ces drones marins qui ont chassé la flotte russe de la mer Noire. Enfin une colonne militaire russe aurait été la cible d'engins volants ukrainiens, qui auraient fait de nombreuses victimes.
Le moment choisi par l'Ukraine n'est pas indifférent: des discussions seraient sur le point de s'engager, ou prévues à très court terme entre Russes et Américains sur l'avenir de l'Ukraine. On imaginait mal les Ukrainiens accepter de rester en dehors des discussions concernant leur avenir. Ils se sont tout simplement invités. Cette offensive qui met les pieds en Russie met les pieds dans le plat.
Le président Zelensky a pris la parole pour définir les objectifs de l'offensive: *«Déplacer la guerre en Russie pour rendre justice et renverser les rôles.»* Pour les Russes, c'est une très mauvaise surprise: en quelques jours, ils ont dû évacuer en catastrophe 76 000 personnes. La réaction russe ressemble beaucoup à celle de Poutine lors de la marche sur Moscou du patron de Wagner, depuis décédé dans le crash de son avion, Evgueni Prigojine. L'armée russe est prise par surprise à Koursk comme à Belgorod, et la réaction se fait attendre, alors que les dégâts causés par l'invasion sont importants.
De là à imaginer que les Ukrainiens bien informés ont frappé au pire moment, à un moment de crise aiguë pour l'état-major militaire et politique russe, au point que beaucoup d'observateurs parlent d'*«humiliation»* subie par Poutine et son armée… La dernière fois qu'une armée étrangère et hostile a franchi les frontières de la Russie, c'était en 1941, avec les troupes allemandes. C'est dire la signification de cet événement.
L'armée russe a attendu dimanche pour reconnaître que des troupes ukrainiennes s'étaient enfoncées en profondeur dans la région de Koursk, en assurant avoir stoppé leurs avancées dans trois localités situées à une trentaine de kilomètres de la frontière. Selon un responsable ukrainien cité par l'Agence France-Presse, l'incursion visait initialement à détourner les forces russes des régions ukrainiennes du Donbass pour alléger la pression sur les troupes de Kiev. Selon ce responsable, l'attaque a *«pris les Russes au dépourvu»*. Le même responsable ajoute: *«Si les Russes n'arrivent pas à reprendre ces territoires, ils pourront être utilisés à des fins politiques»*, par exemple lors de négociations de paix.
Cette invasion, même limitée, du territoire national russe peut constituer une onde de choc, alors que Vladimir Poutine a construit son pouvoir sur le bouclier défensif qu'il était censé incarner. Autrement dit, l'épisode Prigojine serait resté sans conséquence sur l'organisation de l'armée. Sauf que, à chaque fois, la crise interne à l'institution se propage. Elle fragilise Poutine au moins autant, sinon plus, que la révolte du leader du groupe paramilitaire Wagner, Evgueni Prigojine. Manifestement, le FSB, les services de renseignement russes, dont Poutine fait grand cas, n'est pas aussi bien informé que le Président se l'imagine. Le FSB, comme le reste en Russie, fonctionne mal. Poutine devrait s'inquiéter.
Il demande une réaction militaire immédiate, pour des raisons politiques évidentes pour son image en Russie et dans le monde: on n'envahit pas impunément la Russie. Les chefs militaires, eux, plaident en faveur de la célèbre et très ancienne «stratégie de l'éponge», selon laquelle l'ennemi s'enfonce facilement mais se retrouve piégé avec le temps, une stratégie utilisée dans le passé par la Russie et qui a eu raison de Napoléon et de Hitler.

PS : Maintenant, tout le monde est d'accord, l'enthousiasme, la fête, le sport, les matchs et les médailles, la beauté de Paris l'ont emporté sur les grincheux, l'extrême droite et tous les déclinistes qui étaient outrés. C'est confirmé, les Jeux olympiques 2024 à Paris étaient bien formidables. La «parenthèse enchantée» s'achève et on va retrouver… Macron, LFI et le Rassemblement national.

Cet encart d'information est mis à disposition gratuitement au titre de l'article L. 541-10-18 du code de l'environnement. Cet encart est élaboré par CITEO.

Petit à petit, tout le monde fait son tri.

ON NE LÂCHE RIEN !

TRIONS SYSTÉMATIQUEMENT

TOUS LES EMBALLAGES ET PAPIERS SE TRIENT



Le CHU des Quinze-Vingts sera le premier établissement hospitalier à bénéficier du réseau de froid parisien.



Grâce à un système d'échangeurs thermiques, le fleuve

CANICULE

Au CHU des Quinze-Vingts, le réseau de froid entre en Seine

Alors qu'une nouvelle vague de chaleur sévit, la capitale étend son réseau de froid souterrain, qui fonctionne en partie grâce à l'eau du fleuve. En octobre, l'hôpital parisien sera connecté à ce système bien moins énergivore que la climatisation traditionnelle.

Par **MARGAUX LACROUX**
Photos **CHA GONZALEZ**

A l'accueil des urgences, une infirmière soulève ses cheveux en soufflant *«Oh là là, j'ai trop chaud!»* En cette mi-juillet, moins d'un mois avant la nouvelle canicule qui frappe la France ces jours-ci, la chaleur commence à cogner sur la façade défraîchie de l'hôpital des Quinze-Vingts, dans le XIIe arrondissement de Paris. Dehors, le thermomètre affiche 30 °C. Dedans, il fait à peine moins et les patients suent en silence. *«Ici, ça n'est pas climatisé, mais les salles de consultation le sont»*, rassurent les standardistes, collées à un ventilateur. Chaque année, 300 000 malades sont pris en charge dans ce CHU spécialisé en ophtalmologie. Un flux plus difficile à gérer en été, quand la canicule échauffe les esprits. A certaines périodes, il faut déménager des salles de consultations trop exposées au soleil. Même les neuf blocs opératoires peinent à être maintenus à 20 °C. Pendant longtemps, l'équipe a traversé les épisodes de chaleur dans cette passoire thermique construite dans les années 60. Mais comment y faire face quand Paris connaîtra régulièrement 50 °C à l'ombre?

TOILE D'ARAIGNÉE

Dans son bureau sans clim, le directeur général de l'hôpital par intérim, Nils Avanturier, reçoit en costume. Un ventilateur dort dans un coin de la pièce. *«Nous avons des réclamations de la part de patients et de soignants qui disent que c'est invivable d'attendre dans une salle où il fait 35 °C*, relate-t-il. *Il fait très chaud l'été, c'est un sujet grandissant du fait du changement climatique et de la vétusté qui s'accroît.»* Pour limiter les besoins en climatisation l'été et faire baisser la consommation énergétique de 30 % durant l'année, les façades de l'établissement vont être rénovées – un projet à 20 millions d'euros. Mais surtout, l'hôpital va être connecté au réseau de froid de Paris, le plus important d'Europe, dont une partie est alimentée par la Seine.

A partir d'octobre, ce sera le premier CHU de la capitale à se raccorder à ces gros tuyaux d'eau glacée parcourant les souterrains de la ville, grâce à sa proximité avec l'opéra Bastille, qui rejoint lui aussi la toile. Peu connu, le système de refroidissement – qui dessert déjà le musée du Louvre, le centre commercial des Halles, la mairie de Paris ou le cinéma Le Grand Rex – optimise la production de froid et sa distribution. *«Ce réseau est une alternative écologique car il émet 50 % de moins de carbone que la clim individuelle qui, elle, consomme énormément d'énergie, est très émettrice de gaz à effet de serre et rejette de l'air chaud à l'extérieur»*, vante l'adjoint à la maire de Paris en charge de la Transition écologique, Dan Lert.

A Paris, la ville entend *«tripler la longueur du réseau de froid pour atteindre 250 km en 2040 et y connecter les équipements publics sensibles, en premier lieu une vingtaine d'hôpitaux»*, dévoile Dan Lert. La clinique Saint-Jean-de-Dieu devrait être desservie début 2025 et des discussions sont en cours avec les CHU Saint-Louis et Hôtel-Dieu, appartenant à l'Assistance publique–Hôpitaux de Paris (AP-HP). Peu à peu, la toile d'araignée rafraîchissante s'étend aussi, via des tuyaux plus petits, aux mairies d'arrondissement, à des crèches ou à des immeubles de bureaux. *«Le développement du réseau de froid parisien est une priorité face à l'accélération du changement climatique»*, résume l'adjoint.

Grâce au froid urbain, *«les émissions de notre système de refroidissement vont être divisées par plus de 10»*, se félicite Nils Avanturier. Et, contrairement à un système de clim autonome qui peut tomber en panne lors des fortes chaleurs, et donc entraîner des annulations d'opérations, le réseau parisien est suffisamment robuste pour garantir du froid en continu. L'objectif n'est pas de rafraîchir tout l'hôpital mais les lieux les plus stratégiques : laboratoires, blocs, salles de consultation, d'IRM et d'attente. Mais l'investissement, qui mettra dix ans à être amorti, a un coût important : 1,5 million d'euros pour le raccordement et les modifications du réseau interne de froid, 170 000 euros annuels d'abonnement à l'eau glacée.



sert à refroidir les machines qui produisent l'eau glacée.



L'ancien système de climatisation sur le toit des Quinze-Vingts sera remplacé par une installation en sous-sol.

«C'est un billet mais ça sécurise», pointe Stéphane Richard, technicien supérieur hospitalier.
Pour l'heure, 30 % de l'hôpital est déjà climatisé, principalement grâce à quatre énormes groupes de production de froid installés sur le toit. *«On va tout enlever»*, indique Stéphane Richard en pointant du doigt les vieilles machines sur la terrasse en hauteur. *«L'été, ces groupes peuvent recracher un air avoisinant les 50 °C, ils réchauffent l'environnement. Et les jours où il fait plus de 40 °C à l'extérieur, on les asperge d'eau parce qu'ils ne sont pas dimensionnés pour fonctionner au-delà»*, raconte-t-il.

FORÊT DE TUYAUX

L'installation de froid urbain qui les remplacera est en chantier plusieurs étages plus bas. Dans un parking souterrain de l'hôpital, des ouvriers soudent, en cette mi-juillet, des tuyaux noirs d'un diamètre de 20 centimètres qui achemineront l'eau glacée. Les canalisations, après avoir traversé une cour, débouchent dans un local technique. C'est là que la magie va opérer. *«Dès octobre, l'eau arrivera chez nous à 7 °C et elle repartira à 15 °C»*, explique Stéphane Richard. A côté de lui, deux «échangeurs» de chaleur semblables à des radiateurs à lamelles métalliques, dont les grandes plaques en inox servent d'intermédiaire entre le circuit d'eau froide de la ville de Paris et celui de l'hôpital, tous deux en boucle fermée. Ainsi, la fraîcheur du réseau urbain est transmise par contact thermique au CHU, et, inversement, la chaleur récupérée dans le bâtiment s'évacue via les tuyaux pour être à nouveau refroidie.
C'est une station installée sur les quais de Bercy, à une quinzaine de minutes à pied des Quinze-Vingts, qui s'en charge. Raphaëlle Nayral, veste bleue «Fraîcheur de Paris» sur les épaules, nous y attend. Secrétaire générale de ce concessionnaire de la ville, elle explique : *«Il y a douze centrales de refroidissement dans la capitale, celle-ci est une des trois qui utilisent l'eau de Seine. Les autres fonctionnent avec des tours aéroréfrigérantes, de l'eau non potable ou de la géothermie.»*
Dans la salle des machines, l'air est frais. Une forêt de tuyaux noirs, verts, gris entremêlés parcourt les différents étages. Au sous-sol, une salle baigne dans un liquide opaque. *«Vous entendez le bruit de chasse d'eau ?»* s'interrompt Raphaëlle Nayral. *C'est la Seine qui entre dans le bâtiment. Elle est juste filtrée, on n'utilise pas de produits chimiques.»*
En été, grâce à un système d'échangeurs thermiques, le fleuve sert uniquement à refroidir les machines qui produisent l'eau glacée, à 5 °C, envoyée après aux abonnés via des tuyaux en inox. En hiver, le fleuve à 6 °C est assez froid pour réfrigérer l'eau du réseau, sans aide des machines. *«Tout est piloté de manière à consommer le moins d'énergie possible»*, explique Raphaëlle Nayral, qui précise que la station tourne à 100 % aux énergies renouvelables (solaire et hydraulique).
En revanche, les rejets d'eau chaude dans la Seine ne peuvent excéder les 30 °C pour éviter les effets indésirables sur la biodiversité. Le changement climatique peut-il compliquer l'équation, dans une ville qui risque de connaître un fleuve en surchauffe lors des futurs pics de chaleur estivaux ? *«Si on ne peut pas prélever dans la Seine, d'autres centrales de froid prennent le relais»*, assure Raphaëlle Nayral. De son côté, Dan Lert ajoute que pour préparer la capitale aux canicules de demain, *«le réseau de froid est complémentaire des autres mesures d'adaptation : mieux isoler les bâtiments, désimperméabiliser pour végétaliser massivement»*. ◆

Les établissements de santé peinent à s'adapter

Avec la multiplication des événements extrêmes, le bon fonctionnement des hôpitaux est mis en danger. Mais le manque de vision à long terme freine les mesures visant à y remédier.

Clim qui lâche, équipements médicaux et ordinateurs HS, opérations annulées, personnel au bord du malaise… Les canicules risquent de compromettre la prise en charge des patients dans les hôpitaux. Sans adaptation à la hauteur, le changement climatique pourrait mettre *«en péril»* le droit à la santé, a averti un rapport d'Oxfam France mi-juillet. *«D'ici 2100, une centaine d'hôpitaux connaîtra des fermetures totales ou partielles à cause des événements extrêmes, et bien d'autres devront accueillir les malades dans des chambres surchauffées. Qui s'en soucie ?»* questionnait alors sa directrice, Cécile Duflot, dans *Libé*. Selon le Centre d'études et d'expertise sur les risques, l'environnement, la mobilité et l'aménagement, dans un scénario de fortes émissions, 275 hôpitaux seraient en plus potentiellement touchés par la montée du niveau des océans à la fin du siècle.

«S'équiper». Le secteur commence à y réfléchir. *«C'était un non-sujet jusqu'au Covid, puis on a pris conscience des fragilités du système de santé. Et, depuis deux ans, la notion de changement climatique est plus présente, y compris chez les professionnels de santé»*, constate Véronique Molières, directrice du Comité pour le développement durable en santé, association qui fédère près de 900 établissements sanitaires et médico-sociaux. *«Aujourd'hui, le secteur a surtout initié sa transition en mesurant son empreinte carbone, mais on n'est pas dans l'adaptation»*, dit Olivier Toma, fondateur de l'agence de conseil Primum Non Nocere.
«On essaie de former les professionnels de santé pour que l'adaptation soit dans leurs priorités», explique Emeline Flinois, directrice générale adjointe de l'Agence nationale d'appui à la performance des établissements de santé et médico-sociaux. Encore trop peu d'équipes connaissent le seuil au-delà duquel la clim, les ordinateurs ou les appareils de diagnostic et de traitement ne fonctionnent plus. Souvent, la limite est à 40 °C, mais les systèmes les plus élaborés peuvent tolérer 50 °C. *«Les industriels savent faire, certaines zones en France devront mieux s'équiper*, signale Emeline Flinois. *On n'en a pas besoin partout, il faut bien doser.»*

Energie. Mieux isoler les vieux bâtiments ou en construire de nouveaux en intégrant le confort estival est incontournable pour ne pas trop dépendre de la climatisation, qui amplifie le changement climatique et réchauffe les villes. Mais les contraintes budgétaires n'aident pas à réaliser des investissements d'ampleur. Et les établissements ne sont pas toujours au fait des aides européennes ou d'Etat mobilisables. Autre frein : les hôpitaux n'ont souvent pas les moyens techniques de se doter de systèmes de refroidissements plus écologiques et fiables, tels que la géothermie ou le «free cooling» provenant d'un fleuve ou de la mer à proximité. Se raccorder aux réseaux de froid urbains, comme il en existe à Paris, mais aussi à Lyon, Marseille ou Nice, peut être une solution davantage réaliste. Enfin, l'approvisionnement en énergie est à anticiper : *«Les canicules du futur vont certainement générer des coupures électriques, il faut absolument miser sur l'autoconsommation*, ajoute Olivier Toma. *L'hôpital de Carcassonne est par exemple quasi-autonome, celui de Sarcelles* [dans le Val-d'Oise, ndlr] *a aussi installé des panneaux solaires.»* Des exemples isolés qui devraient faire école.

M.Lx

LIBÉ.FR

Si la majorité du territoire métropolitain devrait connaître une baisse des températures ce mardi, la moitié conservera des maximales élevées, avec 40 départements toujours placés en vigilance orange.



LIBÉ.FR

Anticor remporte une première victoire judiciaire face au gouvernement

Depuis décembre, l'association de lutte contre la corruption Anticor demande au gouvernement le droit de récupérer son agrément. Avant de lui être retirée en juin 2023, cette disposition lui permettait d'intervenir dans des procédures judiciaires. Lundi, le tribunal administratif de Paris a *«enjoint au Premier ministre de réexaminer la demande d'agrément de l'association Anticor dans un délai de quinze jours».* PHOTO HANS LUCAS. AFP

A Athènes et dans les environs immédiats de la capitale, dimanche et lundi. PHOTOS ANGELOS TZORTZINIS. AFP ; STELIOS MISINAS. REUTERS

Athènes menacée par les **flammes**

Les banlieues du nord-est de la capitale grecque sont depuis ce week-end aux prises avec un incendie qui continuait de se propager lundi.

Par **FABIEN PERRIER** Correspondant à Athènes

Elena Charalampopoulou porte dans ses bras un chat apeuré. *«Je suis vétérinaire, je nourris ce chat habituellement, mais là, je préfère le mettre à l'abri»*, explique-t-elle, particulièrement inquiète. Autour d'elle, des voisins se battent comme ils peuvent contre le feu qui descend en trombe depuis dimanche soir de la montagne de Penteli, dans le nord-est d'Athènes. Leurs armes? Des arrosoirs et des tuyaux de jardinage, avec lesquels ils aspergent tout ce qui peut s'embraser: les arbres, les plantes sèches, les poubelles… Au-dessus d'eux, un ballet d'hélicoptères et de Canadair. Dans le village de Vrilissia, à une vingtaine de kilomètres de la capitale grecque, c'est l'angoisse et le désespoir.

Un total de 670 pompiers et 183 véhicules ont été déployés, et 32 avions survolent la zone, a précisé le ministre de la Protection civile, Vassilis Kikilias. *«On s'attendait à un week-end difficile en raison des conditions météorologiques*, précise à *Libération* Kostas Lagouvardos, le directeur de l'observatoire d'Athènes. *Les températures étaient très élevées, la sécheresse sévit et les vents ont été violents. Nous avions prévenu les autorités qui ont émis une alerte de niveau 5, la plus élevée possible.»* Or, ce week-end s'inscrit dans un contexte particulièrement compliqué. Les mois de juin et de juillet ont été les plus chauds jamais enregistrés dans l'histoire de la Grèce, qui a déjà connu un hiver historiquement chaud. Lundi, le feu continuait de se propager, forçant des milliers d'habitants à fuir leurs logements et contraignant la Grèce à appeler l'Union européenne à l'aide. La France a annoncé l'envoi immédiat de 180 sapeurs-pompiers et sapeurs-sauveteurs de la sécurité civile, 55 camions et un hélicoptère.

Retrouvez le reportage de notre correspondant sur *Libération.fr*



LIBÉ.FR

Les rugbymen français accusés de viol en Argentine remis en liberté

Un peu plus d'un mois après leur arrestation, les deux rugbymen français inculpés de viol en Argentine ont été remis en liberté lundi, mais devront demeurer dans le pays tandis que l'instruction se poursuit, a annoncé le parquet de Mendoza. Il a estimé qu'à ce stade, les *«éléments suffisants n'ont pas été réunis»* pour justifier le maintien en détention préventive de Hugo Auradou et Oscar Jegou, qui restent inculpés de viol aggravé. PHOTO AFP

Le Nouveau Front populaire se dit prêt à «convaincre au-delà» de son camp

ANALYSE

Après les cartes postales, le devoir de vacances. Au lendemain de la clôture des Jeux olympiques et alors qu'Emmanuel Macron s'apprêtait à prendre la parole devant les *«acteurs»* de Paris 2024 pour les remercier et tenter de faire perdurer sa *«trêve olympique» (lire page 5)*, la gauche repasse à l'offensive. Dans un courrier de trois pages cosigné avec les quatre chefs de groupes de gauche à l'Assemblée nationale, Lucie Castets a fait le choix lundi de s'adresser aux députés et sénateurs des *«groupes républicains»* – c'est-à-dire sans ceux du Rassemblement national – pour livrer à la fois les *«leçons»* que le Nouveau Front populaire tire des législatives mais surtout évoquer une *«évolution [des] pratiques»* parlementaires et les *«cinq grandes priorités»* sur lesquelles elle se propose de travailler si le Président la nomme à Matignon.

Et comme Lucie Castets avait commencé à l'esquisser dans ses précédentes interviews à *la Tribune* et à *Sud-Ouest*, la formule défendue par La France insoumise – *«le programme, tout le programme, rien que le programme»* – est remisée au fond du placard. Dans cette missive, les cinq responsables de gauche – y compris donc la cheffe des députés insoumis, Mathilde Panot – insistent sur le fait qu'*«en premier lieu»*, ils tiennent *«compte du fait que la majorité sur laquelle [le Nouveau Front populaire] s'appuie n'est que relative et qu'il lui sera dès lors nécessaire de convaincre au-delà [de ses] rangs»*.

Comment? En promettant une *«évolution de [leurs] pratiques parlementaires et des relations entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif»*, répondent les responsables du NFP, qui proposent d'offrir aux oppositions le poste de rapporteur *«sur certains textes»*, de partager l'ordre du jour, d'élaborer des projets de loi très *«en amont»* de l'adoption en Conseil des ministres avec d'autres groupes que les leurs…

La gauche unie met donc de l'ordre dans ses propositions et liste *«cinq grandes priorités»*: *«le pouvoir d'achat et la justice sociale»*, avec notamment la hausse du smic et l'abrogation de la réforme des retraites; *«la bifurcation écologique»* de l'économie; l'éducation; les services publics et le *«rétablissement d'une fiscalité juste»* avec une *«hausse des ressources fiscales concentrée sur les foyers les plus aisés, les multinationales et la lutte renforcée contre la fraude et l'évasion fiscale»*.

«C'est aussi la mise en œuvre de cette méthode et de ces priorités qui permettra de montrer à nos concitoyens que leur vote a été compris et de restaurer la confiance dans nos institutions démocratiques», concluent les auteurs de cette lettre après avoir rappelé, en début de missive que, selon eux, *«les électeurs et les électrices»* des législatives des 30 juin et 7 juillet *«ont exprimé une très forte attente de changement sur le fond des politiques conduites depuis 2017»*. Ils estiment qu'il existe aussi une *«demande de changement des pratiques politiques et démocratiques»* et qu'*«à ce titre, […] il est attendu du président de la République qu'il nomme un gouvernement de Front populaire»*. Leur souhait a pourtant peu de chances d'être exaucé…

Mais si Emmanuel Macron n'a aucunement l'intention de nommer Lucie Castets à Matignon, cette lettre de bonnes intentions permet aux responsables du Nouveau Front populaire, à dix jours de leurs rentrées politiques respectives, d'afficher leur union quand l'Elysée mise toujours sur un effritement du Parti socialiste. Avant de partir en congés, un certain nombre d'opposants au premier secrétaire Olivier Faure ont réclamé une *«clarification»* quant à l'alliance avec les insoumis et critiqué la ligne *«tout le programme, rien que le programme»* martelée jusqu'ici par Jean-Luc Mélenchon et les siens. L'inflexion stratégique visible dans cette lettre aux parlementaires devrait a priori permettre à toutes les familles du NFP d'avoir, au moins, une ligne de conduite commune sur laquelle s'appuyer avant les universités d'été. Et d'éviter de, trop vite, se (re)diviser.

LILIAN ALEMAGNA



Street art Dans les rues de Londres, Banksy comme une bête

Et de huit ! A Londres, une nouvelle réalisation du graffeur Banksy – un rhinocéros en la charmante compagnie d'une voiture surmontée d'un cône de chantier – s'est ajoutée lundi aux sept autres œuvres revendiquées la semaine précédente. Depuis le 5 août, il a réalisé une œuvre par jour dans les rues de la capitale britannique, une frénésie inhabituelle pour l'artiste urbain, qui espace habituellement de plusieurs semaines, voire plusieurs mois, ses réalisations.

Lundi, une chèvre était apparue dans l'ouest de Londres. Le lendemain, deux éléphants sortaient leur tête de fenêtres condamnées dans le quartier huppé de Chelsea. Mercredi, trois singes surgissaient sur un pont ferroviaire à Shoreditch. Jeudi, un loup hurlant sur une antenne parabolique rejoignait ce bestiaire, avant deux pélicans attrapant des poissons au-dessus d'un vendeur de «fish and chips» vendredi, un chat s'étirant sur un panneau d'affichage samedi, et enfin une cabine pour policier recouverte de poissons dimanche.

Deux œuvres sur huit ont déjà disparu : le chat, démantelé sous les huées du public peu après avoir été revendiqué par l'artiste, et le loup, volé par trois hommes en plein jour. Les ouvriers qui ont retiré le premier ont expliqué aux médias britanniques avoir été envoyés à la demande des forces de l'ordre pour des raisons de sécurité, en raison du trafic routier sur place. Dans le cas du second, la police a précisé enquêter sur l'affaire, mais aucune arrestation n'a eu lieu à ce stade.

PHOTO LUCY NORTH. AP

Tour de France femmes Kool en jaune après la première étape



AFP

La Néerlandaise Charlotte Kool *(photo)* a remporté la première étape du Tour de France femmes en s'imposant au sprint devant la Finlandaise Anniina Ahtosalo et l'Italienne Elisa Balsamo, lundi, au terme de 123 km entre Rotterdam et La Haye. La sprinteuse de l'équipe DSM-Firmenich endosse par la même occasion le premier maillot jaune de cette troisième édition de la Grande Boucle féminine. Il s'agit de la première victoire de Kool cette saison. La Néerlandaise, 2e de l'étape de Blagnac et 3e à Clermont-Ferrand l'an passé, ne s'était jamais imposée sur le Tour. Deux étapes sont au programme de la journée de ce mardi. En matinée, une courte course en ligne de 67 kilomètres se déroulera entre Dordrecht et Rotterdam, avant un contre-la-montre de 6,3 km dans les rues de la cité portuaire en fin d'après-midi.

Trump hacké par des pirates iraniens

L'équipe de campagne de Donald Trump a affirmé samedi avoir subi un piratage, accusant des *«sources étrangères»* d'avoir fait fuiter des communications internes et un dossier concernant le colistier du candidat à la présidentielle de novembre, J.D. Vance. L'accusation fait suite aux révélations du site d'informations *Politico*, qui a déclaré avoir reçu, depuis le 22 juillet, un ensemble de courriels provenant d'un compte anonyme relayant des communications internes à la campagne républicaine. Le *New York Times* affirme avoir reçu un ensemble de pièces *«similaires, voire identiques»*. La fuite contenait notamment 271 pages comprenant de vieilles déclarations de J.D. Vance et des critiques prononcées à l'encontre de l'ex-président, étiquetées comme *«vulnérabilités potentielles»*.

Dans un rapport publié la veille de l'annonce du camp républicain, Microsoft avait indiqué qu'un groupe de pirates informatiques, dirigé par l'unité de renseignement des Gardiens de la révolution islamique, organisation paramilitaire dépendant directement du guide iranien Ali Khamenei, avait réussi à s'introduire dans la messagerie électronique d'un ancien conseiller d'une campagne présidentielle, sans toutefois préciser quelle équipe avait été visée.

Donald Trump a lui aussi réagi à cette attaque. Dans un post publié sur son réseau Truth Social, l'ancien président a déclaré que les pirates n'avaient obtenu que *«des informations accessibles au public»*: *«L'Iran et d'autres ne reculeront devant rien, car notre gouvernement est faible et inefficace, mais cela ne durera pas longtemps.»*

En 2016, les mails du Comité national des démocrates avaient également été piratés, la fuite mettant notamment au jour des échanges internes concernant Hillary Clinton, l'adversaire de Donald Trump. Le milliardaire, vainqueur de l'élection présidentielle cette année-là, avait été critiqué pour avoir encouragé cette fuite de données attribuée à la Russie.

Depuis, la menace d'une ingérence étrangère dans le scrutin inquiète les experts américains en cybersécurité. Si le spectre d'attaques russes ou chinoises est souvent évoqué, le rôle de l'Iran pourrait être bien plus important cette année. Téhéran a toutes les raisons de souhaiter la défaite de Trump, qui ne cache pas son soutien à Israël et qui, durant son passage à la Maison Blanche, avait réimposé des sanctions économiques au pays et commandité l'assassinat de Qassem Soleimani, général de la force Al-Qods, l'unité d'élite des Gardiens de la révolution.

A.Go. *(avec AFP)*

Annonces légales

legales-libe@teamedia.fr 01 87 39 84 00

Libération est officiellement habilité pour l'année 2024 pour la publication des annonces légales et judiciaires par arrêté de chaque préfet concerné dans les départements 75/92/93/94. La tarification au caractère (espace inclus) des annonces judiciaires et légales est définie par l'arrêté du ministère de la Culture et la Communication du 19 novembre 2021. La tarification est la suivante pour les département d'habilitation de LIBERATION : Constitution de sociétés civiles et commerciales : tarif forfaitaire : Société anonyme (SA) 387€ HT - Société par actions simplifiée (SAS) 193€ HT - Société par actions simplifiée unipersonnelle (SASU) 138 € HT - Société en nom collectif (SNC) 214 € HT - Société à responsabilité limitée (SARL) 144€ HT - Société à responsabilité limitée unipersonnelle (dite « entreprise unipersonnelle à responsabilité limitée », EURL) 121€ HT. Nomination des liquidateurs des sociétés civiles ou commerciales 214 € HT - CLOTURE de sociétés civiles ou commerciales : 108 € HT. LES TARIFS annonces légales au caractères (espace inclus) Hors constitutions et nominations des liquidateurs, clôtures : 75/92/93 (0,237 € HT).

75 PARIS

Divers société

CLÔTURE DE LIQUIDATION

Dénomination : MONISTE.
Forme : SAS société en liquidation.
Capital social : 100 euros.
Siège social : 61 Rue DE LYON, 75012 PARIS.
978239168 RCS de Paris.

Aux termes de l'assemblée générale ordinaire en date du 1 juillet 2024, les associés ont approuvé les comptes de liquidation, donné quitus au liquidateur Monsieur Yaacov MEYER demeurant 71, Rue SERVAN, 75011 Paris et prononcé la clôture de liquidation de la société.
La société sera radiée du RCS du PARIS.
Le liquidateur

DISSOLUTION ANTICIPÉE

Dénomination : MONISTE.
Forme : SAS société en liquidation.
Capital social : 100 euros.
Siège social : 61 Rue DE LYON, 75012 PARIS. 978239168 RCS de Paris.

Aux termes de l'assemblée générale extraordinaire en date du 30 juin 2024, les associés ont décidé la dissolution anticipée de la société à compter du 30 juin 2024. Monsieur Yaacov MEYER, demeurant 71, Rue SERVAN 75011 Paris a été nommé liquidateur et lui a conféré les pouvoirs les plus étendus.
Le siège de la liquidation est au siège social, adresse où doit être envoyée la correspondance.
Pour avis. Le liquidateur

La reproduction de nos petites annonces est interdite

Répertoire

repertoire-libe@teamedia.fr / 01 87 39 82 95 / 01 87 39 82 89

À LA TÉLÉ CE SOIR

TF1
21h10. Rumba la vie. Comédie. Avec Franck Dubosc, Louna Espinosa. **23h05. New York, unité spéciale.** Série. Le sort s'acharne. Trop jeunes pour tuer.

FRANCE 2
21h10. L'album des Jeux olympiques. Documentaire. **23h10. Clarisse Agbégnénou : l'Olympe pour Athéna.** Documentaire.

FRANCE 3
21h10. Alex Hugo. Série. La voie de l'esprit. **22h45. Alex Hugo.** Série. Un rêve impossible.

CANAL+
21h00. 5 hectares. Comédie. Avec Lambert Wilson, Marina Hands. **22h40. A Good Person.** Comédie dramatique. Avec Florence Pugh.

ARTE
20h55. Quand le travail ne paie plus. Documentaire. **22h30. Carine et le camion à frites.** Documentaire.

M6
21h10. Zone interdite. Magazine de société. Bretagne, Normandie : les nouvelles destinations stars de vos vacances. **23h05. Zone interdite.** Magazine de société. Atlantique et Méditerranée : ces îles qui font rêver les Français.

FRANCE 4
21h00. Un été en France avec Gautier Capuçon. Concert. **23h00. Nadine Sierra & Pretty Yende à la Philarmonie de Paris.**

FRANCE 5
20h45. Au bout c'est la mer. Documentaire. Fleuve Uruguay. Le fleuve Kapuas (Indonésie-Bornéo). **22h45. C dans l'air.** Magazine.

PARIS PREMIÈRE
21h00. La grande menace. Drame. Avec Richard Burton, Lino Ventura. **22h50. Lino Ventura, la part intime.**

TMC
21h25. 90' Enquêtes. Magazine. Vols, agressions, trafics : au cœur de l'été avec la BAC de Perpignan. **22h50. 90' Enquêtes.** Magazine.

W9
21h10. Les douze travaux d'Astérix. Film d'animation. **22h25. Astérix le Gaulois.** Film d'animation.

NRJ12
21h10. L'Italien. Comédie. Avec Kad Merad, Valérie Benguigui. **23h15. À dix minutes des naturistes.** Téléfilm.

C8
21h10. Mariage mixte. Comédie. Avec Gérard Darmon. **23h10. Les méchants.** Film.

TFX
21h05. Arthur 3 - La guerre des deux mondes. Film d'animation. **23h00. Arthur et la vengeance de Maltazard.**

CSTAR
21h10. Douanes sous hautes surveillance. Documentaire. 3 épisodes. **22h25. Douanes sous hautes surveillance.**

TF1 SÉRIES FILMS
21h00. Tu peux garder un secret ?. Comédie. Avec Pierre Arditi, Juliette Arnaud. **22h55. Faut pas lui dire.** Film.

6TER
20h40. Le gendarme de Saint-Tropez. Comédie. Avec Louis de Funès, Michel Galabru. **22h25. Le miracle de la cellule N°7.** Film.

CHÉRIE 25
21h05. Snapped : les femmes tueuses. Magazine. Sheila Davalloo. **22h40. Snapped : les femmes tueuses.** Magazine.

RMC STORY
21h10. Alien Fiction. Documentaire. 2 épisodes. **23h00. Alien Fiction.**

LCP
20h35. Débatdoc. Documentaire. Comme tu es belle ! Avoir 20 ans en pays Taliban. **22h00. Leys, l'homme qui a déshabillé Mao.**

MARDI 13

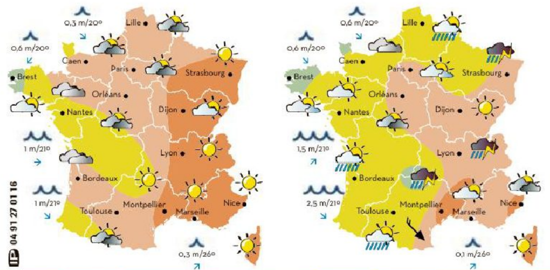
Temps lourd sous un ciel voilé sur la majeure partie du pays. Quelques orages locaux sont possibles dans le sud-ouest.

L'APRÈS-MIDI L'ambiance est tropicale sur la majeure partie du pays, sauf dans l'ouest. Le risque orageux se met en place du sud-ouest au nord-est.

MERCREDI 14

Des orages remontent du sud-ouest vers les côtes normandes. Dans l'ouest, le temps est plus calme et nuageux. Il fait lourd dans l'est après une nuit tropicale.

L'APRÈS-MIDI Attention aux orages des Pyrénées aux frontières de l'est. Le temps est plus calme dans l'ouest et encore très chaud au sud de Lyon.





Soleil | Éclaircies | Nuageux | Pluie | Couvert | Orage | Pluie/neige | Neige

Agitée | Peu agitée | Calme | Fort | Modéré | Faible

www.lachainemeteo.com — la chaîne météo — vos prévisions gratuites à 15 jours

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	19	29	Lyon	21	34	Alger	23	31
Caen	16	23	Bordeaux	19	26	Berlin	16	30
Brest	16	20	Toulouse	21	29	Bruxelles	20	29
Nantes	17	25	Montpellier	21	32	Jérusalem	20	32
Paris	20	30	Marseille	23	31	Londres	13	25
Strasbourg	20	32	Nice	24	32	Madrid	23	33
Dijon	20	33	Ajaccio	23	32	New York	16	25

Libération

www.liberation.fr
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
tél. : 01 88 47 98 80
contact@liberation.fr

Edité par la SARL Libération
SARL au capital de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS

Cogérants
Dov Alfon, Amandine Bascoul-Romeu

Directeur de la publication
Dov Alfon

Directeur de la rédaction
Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction
Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédaction
Stéphanie Aubert, Lauren Provost, Alexandra Schwartzbrod

Directeur artistique
Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef
Michel Becquembois (spéciaux), Frédéric Béziaud (prépresse), Laure Bretton (JO), Gilles Dhers (pilotes web), Christian Losson (enquête), Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints
Lilian Alemagna (France), Anne-Laure Barret (environnement), Lionel Charrier (photo), Cécile Daumas (L), Sonia Delesalle-Stolper (monde), Fabrice Drouzy (suppléments), Yoann Duval (forums), Matthieu Ecoiffier (idées), Quentin Girard (modes de vie), Cédric Mathiot (checknews), Camélia Paugam (actu), Didier Péron (culture)

ABONNEMENTS
Site : abo.liberation.fr
abonnement@liberation.fr
tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€
tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ
Libé plus
113, avenue de Choisy, 75013 Paris
publicite@liberation.fr

PETITES ANNONCES & CARNET
10, bd de Grenelle 75015 Paris
tél. : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr

IMPRESSION
Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Héric)
Imprimé en France

ACPM

LE TRI + FACILE

Membre de l'ACPM.
CPPAP : 1125 C 80064.
ISSN 0335-1793.
Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées : 100 % Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01

Indicateur d'eutrophisation :
PTot 0.009 kg/t de papier
La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.
Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prénom.nom@liberation.fr

SUDOKU 5352 MOYEN

	8	5	3		1	6		9
	4				7	8	1	
1	6			8				4
7	9				5			1
	2	1				5		
6							9	2
9				5			2	6
	1	6	9				4	
		2	1	6	4	9		

SUDOKU 5352 DIFFICILE

	3	9		7	5		2	
		2					3	5
4	5	6		2		7		
			6					2
		5		8		1		
1					7			
		8		1		2	5	6
5	9				2	8		
	6		4			3		



Solutions des grilles précédentes

MOYEN

9	3	5	4	6	1	2	7	8
7	2	4	3	8	5	6	9	1
6	8	1	7	2	9	3	4	5
8	4	6	1	5	3	9	2	7
1	9	2	8	7	4	5	6	3
3	5	7	6	9	2	8	1	4
2	7	3	9	1	8	4	5	6
4	1	9	5	3	6	7	8	2
5	6	8	2	4	7	1	3	9

6	8	7	9	1	2	3	4	5
9	1	2	4	3	5	6	7	8
5	3	4	6	7	8	9	2	1
8	5	6	2	4	7	1	3	9
3	7	9	1	5	6	4	8	2
4	2	1	8	9	3	5	6	7
7	9	8	3	6	1	2	5	4
1	6	5	7	2	4	8	9	3
2	4	3	5	8	9	7	1	6

DIFFICILE

Edna O'Brien : une eau souterraine pour des générations

La romancière irlandaise, morte le 27 juillet, savait décortiquer les âmes et les passions, et adorait braver les institutions. Pour son compatriote écrivain Colum McCann, elle fut la pointe de l'imaginaire de ce peuple.

Par
COLUM MC CANN


CORBIS. GETTY

Ecrivain

Un après-midi, au printemps 1994. Dans les couloirs de Weidenfeld and Nicholson, une maison d'édition londonienne. Ce jour-là paraissait mon tout premier livre, *la Rivière de l'exil*. J'étais arrivé dans les bureaux, plein de morgue et d'assurance. Je m'étais imaginé du champagne. Une énorme fête, à tout le moins. Des flashs. Des discours. Des grandes tapes dans le dos. Or, il ne s'était rien passé, et il semblait évident qu'il ne se passerait jamais rien. J'ai erré dans les couloirs, sonné, abattu. C'était donc ça, l'édition. C'était comme ça que les livres se frayaient leur pauvre chemin dans le monde.
J'attendais mon éditeur, avec lequel je devais aller boire un verre. Tout le monde avait l'air affairé. Je passais de couloir en couloir. En toute fin d'après-midi, la porte d'un bureau s'est ouverte, laissant sortir un petit groupe nimbé de lumière.
Je revois la scène comme dans un film. Elle s'est gravée sur ma rétine. Le groupe faisait une sorte de halo humain autour d'une femme impressionnante qui avait un châle et une haute chevelure rousse. Je la connaissais, naturellement. J'avais lu la plupart de ses œuvres. Elle avait même dit du bien de mes nouvelles, par avance.

QUAND LE TEMPS RIVALISERA…

Elle a tendu la main. Elle m'a d'emblée paru majestueuse. Sa voix était comme un don du ciel. Elle m'a dit qu'elle ferait le soir-même une lecture de son dernier livre, *la Maison du splendide isolement*. A l'époque, le roman faisait polémique à Londres. Il avait essuyé la mitraille littéraire. Il dépeignait la relation entre un personnage de l'IRA, inspiré de Dominic McGlinchey, et son otage, une dame âgée. Je lui ai dit que je l'avais lu avec beaucoup d'admiration. *«L'histoire s'infiltre dans le sol, le sous-sol.»* Elle a souri. Ses yeux semblaient receler une courbe douloureuse secrète.
«Vous devriez assister à la lecture ce soir, a-t-elle dit avec un geste ample. *D'ailleurs, vous devriez lire.»* Elle s'est tournée vers l'attachée de presse. *«Il devrait lire.»* Puis, à moi : *«Vous avez déjà lu en public ?»* Non, je ne l'avais jamais fait. *«Eh bien, voilà.»* Son visage s'est empli d'une joie inattendue. Elle parlait à l'attachée de presse sans la regarder. *«Tu peux appeler la librairie, chérie ?»* La lecture avait lieu dans une librairie irlandaise de Camden Town. Bourrée à craquer. Une atmosphère explosive. De petites galaxies de fumée de cigarettes tourbillonnaient. J'ai joué des coudes au milieu de la foule. J'ai lu un passage de l'une de mes nouvelles, *le Lac de Cathal*. J'ai lu beaucoup trop vite, et beaucoup trop longtemps, et dans l'indifférence à peu près générale, car les gens n'étaient là que pour une chose : Edna. Elle m'a pardonné. Sur la scène, elle s'est levée et a commencé sa lecture. Le public s'est tu. Sa voix était pleine d'une tristesse aiguë, puissante. *«J'entends des histoires,* dit-elle. *Ce pourrait être moi qui me les raconte, ou peut-être sont-ce les murmures remontant de la terre. Terre si vieille et hantée, si affamée et repue. Elle parle. Evénements passés et événements encore à venir.»*
«Evénements passés.» Edna O'Brien avait 63 ans, pas loin de mon âge actuel. Elle m'avait pris sous son aile incassable. C'était l'une des plus belles marques de générosité qu'il m'ait été donné de connaître dans le monde littéraire.
Au bout du bout du compte, quand le temps rivalisera avec l'histoire, il y aura quelques grands écrivains. Oui, il y a beaucoup d'écrivains qui ont écrit de grands livres ; oui, il y a des écrivains qui ont vécu de grandes vies ; oui, il y a des écrivains qui resteront pour leurs grandes phrases. Mais très rares sont ceux devant qui le temps et l'histoire eux-mêmes s'arrêteront pour leur remettre – sans l'ombre d'un doute – les lauriers de la grandeur durable.

ELLE A ÉTÉ UN LIEU VIVANT

Edna O'Brien est de ces écrivains-là. Par bien des aspects, y compris dans son exil londonien, elle fut la pointe avancée de l'imaginaire irlandais. Notre pays l'a suivie dans son sillage. Elle nous a embarqués avec elle sur la voie de la compréhension. Elle a été un lieu vivant et saint, voire une colère sainte. Dès le début, Edna a ouvert les fenêtres dans nos chambres. Elle n'avait pas peur. Les vérités qu'elle énonçait étaient souvent désagréables et cinglantes, mais elle combattait la facilité et affûtait sa langue sans merci. Plusieurs fils tissaient son œuvre : celui du rire, du toucher, du tourment, de l'amour, de la fierté, de la pitié, de la compassion. La beauté était son thème. La violence, aussi. Et le sentiment d'appartenance.
Il n'est pas un seul écrivain irlandais vivant qui n'ait été influencé par elle – même s'il ne le sait pas encore. Ses mots sont entrés dans notre conscience collective. Elle fut souvent critiquée, mais l'aigreur des autres ne la décourageait pas. Elle ne dévia jamais : elle était là pour nous raconter des histoires et, dans ces histoires, elle mettait à nu les innombrables complexités de la condition humaine.
Au fil des ans, nous sommes devenus bons amis. Ensemble, nous avons voyagé. Ensemble, nous avons lu. Je l'ai interviewée sur scène. Je l'ai aidée à faire des recherches pour certains de ses derniers livres, dont *les Petites Chaises rouges* et *Girl*. Comme on lui demandait, dans un entretien au *New York Times* en 2015, à qui elle aimerait raconter l'histoire de sa vie, elle a cité mon nom. J'en ai été plus que flatté. Mais comment écrire une telle vie ? Comment rendre hommage à presque un siècle de témoignage – l'Irlande, celle du nord et celle du sud, l'Angleterre, La Haye, le Nigeria, tous les ailleurs ? Comment rendre hommage, en particulier, à son cœur débordant ?
Ce que je préférais chez Edna – alors qu'elle frayait avec des acteurs, des musiciens, des écrivains, et même des rois –, c'est qu'elle s'intéressait au monde ordinaire. Elle écoutait les chauffeurs de taxi. Elle demandait invariablement au serveur de lui parler de sa vie. Elle connaissait le nom de la femme de chambre de l'hôtel, mais aussi celui de son petit ami. Elle savourait les ragots croustillants. Elle décortiquait immédiatement ses conversations pour en découvrir la dramaturgie inhérente. Elle pouvait faire sa diva comme personne, mais elle savait aussi se lâcher. Elle s'habillait bien. Elle aimait son verre de vin blanc. Elle flirtait. Elle adorait pousser la chansonnette. Et puis elle rentrait chez elle pour se mesurer au langage et aux grandes idées.

ELLE ABATTAIT DES MURS

Edna subvertissait l'institution, l'Eglise, le gouvernement, mais plus que tout, peut-être, elle subvertissait la simplicité. Elle refusait de vivre soumise à son époque. Elle imaginait des immensités. Elle abattait des murs. Elle étudiait attentivement les décombres à nos pieds et cela lui brisait le cœur que nous soyons peu nombreux à savoir reconstruire. Edna avait conscience que le malheur qu'on connaît est de loin préférable à celui qu'on ne connaît pas. Dans l'esprit de Yeats, elle tirait «la justice du réel».


Edna O'Brien, à Bari (Italie), en 1991. PHOTO



LEONARDO CENDAMO. GETTY IMAGES

Dix jours avant sa mort, je lui ai écrit pour lui annoncer que j'enseignerais au Museum of Literature Ireland (Moli), dans le cadre de la Bourse Edna-O'Brien pour les jeunes écrivains, créée par Susie Lopez. Quinze jeunes auteurs viendraient de tout le pays pour écrire sous son égide. Elle était fière de cette récompense, et j'espérais la voir, peut-être, quitter Londres et discuter avec ces jeunes gens qui feraient la littérature irlandaise de demain.
Elle n'a pas donné suite. Elle était trop malade. Mais qu'importe – sa voix était pleinement présente. Une maison se souvient. Un pays se souvient. Les mots s'infiltrent dans le sol, le sous-sol. Ils deviennent une eau souterraine pour des générations. ◆

Le prochain roman de Colum McCann, ***Twist*****, paraîtra en mars 2025.**
Traduction de l'anglais par Clément Baude.

IDÉES/

Paris 2024 : les JO de la parité, mais pas de l'égalité

L'ex-handballeuse et sociologue du sport Béatrice Barbusse se réjouit qu'il y ait eu, enfin, autant d'athlètes féminines que masculins lors de ces olympiades, mais déplore que les femmes doivent encore se battre contre des clichés machistes.

Cent vingt-huit ans ! Il aura fallu attendre cent vingt-huit ans pour que les Jeux olympiques comptent autant d'athlètes femmes que d'hommes ! C'est le résultat d'une lente évolution (après une quasi-parité à Tokyo, avec 48 % de femmes) et Paris 2024 ne fait donc que conclure un match commencé il y a plus d'un siècle par la sportive et militante féministe Alice Milliat.
Alors oui, ces jeux sont globalement paritaires. Il y eut autant de femmes que d'hommes qui ont concouru. Mais si on regarde dans le détail, on constate que des inégalités perdurent. Par exemple, dans la délégation française, il y eut encore un tout petit peu plus d'hommes que de femmes, dans les disciplines comme la natation, l'athlétisme, le tennis, le skateboard, le cyclisme sur route et sur piste, l'aviron et l'équitation. Inversement, il y a eu plus de femmes que d'hommes au tir, au canoë-kayak, à l'escalade, à la gymnastique artistique, la gymnastique rythmique et la natation artistique (pour lesquelles on ne compte aucun athlète masculin). En regardant par disciplines, l'inégalité est encore présente en football (seize équipes masculines contre douze équipes féminines) ou en boxe (sept catégories pour les hommes contre six pour les femmes).

Hypersexualisation. Dans l'encadrement sportif, cette fois, la place des femmes reste marginale. L'inégalité est éloquente chez les coachs. A Tokyo, les entraîneuses ne représentaient que 13 % du total. On ne connaît pas encore la répartition sexuée de la fonction pour Paris 2024, mais elles ne seront sûrement pas beaucoup plus nombreuses. Le CIO a beau avoir mis en place un dispositif pour promouvoir des femmes à des postes d'entraîneuses, le chemin sera long pour atteindre la parité. Ainsi, sur 123 techniciennes formées et accompagnées, seules six ont été présentes aux JO de Paris. Dans le cadre du «plan coachs» de l'Agence nationale du sport français, qui vise à accompagner les coachs d'athlètes «médaillables» aux JO d'hiver et d'été, on compte 7,8 % de femmes seulement. Les ordres de grandeur devraient être les mêmes au niveau des arbitres et des juges, et la situation n'est pas plus reluisante au niveau des dirigeant·e·s : sur les 44 disciplines présentes à Paris 2024, seules deux faisaient partie d'une fédération présidée par une femme (escrime et hockey sur gazon).
Force est donc de constater que des jeux dits paritaires sont loin de l'être totalement. Sans compter que parité n'est pas synonyme d'égalité. Et que dans ce domaine, un certain nombre de faits interrogent. Sur le plan vestimentaire, par exemple. Certains équipementiers ont proposé, aux femmes seulement bien sûr, des tenues particulièrement échancrées au niveau du pubis. Que dire également des tenues officielles de la cérémonie d'ouverture où les femmes avaient des vestes sans manches, contrairement aux hommes. Cette volonté de vouloir toujours plus dénuder les femmes, dans une forme d'hypersexualisation des sportives, était donc encore visible lors de ces JO.
Nous avons à nouveau entendu des commentaires sexistes qui renvoient les sportives aux stéréotypes associés au genre féminin (faire la vaisselle, la cuisine, passer la serpillière, se maquiller…). Des cadreurs ont été «recadrés» par le diffuseur officiel des JO parce qu'ils faisaient des prises de vues sexistes (gros plans sur certaines parties du corps, ralenti pour montrer des images lascives de sportives ou de femmes).
Et que dire de l'affaire Imane Khelif, la boxeuse algérienne accusée d'être un homme par une de ses adversaires. Son cas démontre à quel point la place des femmes dans le sport est toujours questionnée, surtout lorsqu'elles sont performantes et hors normes. Comme l'a noté la boxeuse et écrivaine Aya Cissoko, *«la prétendue masculinité de cette athlète ne devient un problème qu'en 2023»*, à partir du moment où elle se met à gagner, alors qu'elle boxe depuis des années. Cette suspicion montre à quel point il est difficile de s'imposer en sport quand on ne correspond pas aux normes de la féminité occidentale. C'est pour cette raison qu'un test de féminité a été introduit dans les années 60. Alors qu'il n'y a jamais eu d'équivalent masculin, c'est-à-dire un test de masculinité. Un homme qui gagne avec des caractéristiques exceptionnelles (des pectoraux ou abdominaux impressionnants comme Florent Manaudou, par exemple) fait partie de la «normalité masculine», alors que cela dérange chez les femmes. Les sportives qui sortent des normes corporelles féminines (trop de muscles, des épaules trop carrées, peu de poitrine, de hanches, une pilosité trop importante) ont toujours fait l'objet de suspicions. Et ces jeux n'ont pas dérogé à la règle.

Visibilité. On peut donc déplorer que le sexisme ait un bel avenir devant lui. Et malgré cela, les JO de Paris ont offert des moments importants pour lutter contre ces travers : ils ont été l'occasion de mettre un peu plus en lumière les questions spécifiques de maternité – avec l'archère azerbaïdjanaise Yaylagul Ramazanova, qui a concouru à sept mois de grossesse. Les beach-volleyeuses françaises Lézana Placette et Alexia Richard ont aussi pu revendiquer leur liberté de s'habiller comme elles le souhaitaient, en l'occurrence en short et non en bikini : jouer en short serré est autorisé depuis quelques années, alors elles ont voulu le faire savoir.
Et de rappeler que les JO sont la compétition qui offre aux femmes sportives le plus de visibilité, et permet ainsi d'inspirer de nouvelles jeunes filles et des femmes, qui n'auraient jusqu'à présent jamais voulu, ou cru pouvoir, faire du sport de haut niveau. ◆

Par **BÉATRICE BARBUSSE**



PRESSE SPORTS

Sociologue et autrice de *Dirigeantes sportives et plafond de verre* (éd. les Sportives)

Zinée «J'ai terriblement besoin de musique pour guérir»



La rappeuse Zinée, en janvier 2021. PHOTO FRANKIE ALLIO

Contrainte de mettre entre parenthèses son ascension sur la scène indé pour soigner son endométriose, la rappeuse retourne sur scène cet été avec un nouvel album tout en émotions, de la douleur à l'acceptation.

Par **BRICE MICLET**

Difficile de rapper lorsqu'on pleure à chaudes larmes. Le dernier morceau de son concert vient de démarrer, et déjà la voix de Zinée tremble, se fissure, puis rompt. Elle s'excuse auprès du public, reprend depuis le début, et parvient tant bien que mal à achever sa prestation. Au Petit Bain (Paris), les cris de soutien et d'amour retentissent. Il faut dire que tout le monde est là pour fêter la rappeuse et la sortie de son nouvel album, *Osmin*, après deux années d'absence. Zinée, 27 ans, revient de loin. Ce concert, fin juin, est une véritable résurrection artistique, l'estocade d'un combat qu'elle a bien failli perdre. Où donc était passée cette voix fluette coincée entre un doux machiavélisme et une fragilité assumée ? Cette silhouette frêle qui faisait siennes les scènes estivales et une communauté d'admirateurs grandissante ? Zinée se reposait, et subissait des traitements drastiques, une ablation d'organe, le retrait de 800 grammes de kystes dans le ventre, des mois à marcher difficilement pour terrasser une saleté méconnue et, dans son cas, mal diagnostiquée : l'endométriose profonde.

«ÊTRE FRAGILE, C'EST OK»

Il lui avait fallu mettre la musique entre parenthèses alors que tout lui souriait, partir loin de la capitale, aussi. «*Je déteste Paris*, confiait-elle quelques jours avant le concert. *Malgré les quatre années passées à y vivre, je ne m'y suis jamais faite. J'ai du mal avec cette mentalité, avec le milieu de la musique. J'ai besoin de retrouver la nature, des gens simples, plus sains.*» Le divorce est consommé depuis longtemps. Les retrouvailles avec la ville, rares, se parent d'angoisses, de «*répulsion physique*». Depuis 2022, Zinée est retournée vivre dans la maison de son enfance, près de Toulouse, avec sa mère, a retrouvé sa chambre et sa tranquillité. Elle est une «*fille du Sud*» dans l'âme, que le monde du rap français indépendant s'est pris pleine face en 2020.

L'année de la sortie de son premier EP, *Futée*, puis la claque *Cobalt*. Dix titres qui sentaient bon les escapades nocturnes à scooter, l'asphalte brûlé et les productions aqueuses. C'était franchement beau, et les 70 concerts assurés dans la foulée laissaient présager un bel avenir. Mais ensuite : «*J'ai eu des galères, dont la maladie*, explique-t-elle. *J'ai patienté, mais j'ai terriblement besoin de musique pour guérir. C'est ma thérapie, je me soigne littéralement par la création, c'est ma priorité. J'ai vécu beaucoup de choses, des épreuves que ne vivent pas les gens de mon âge. J'ai une envie, celle de montrer qu'être fragile, malade même en étant jeune, c'est ok. Ça ne veut pas dire que je suis moins forte, très peu de gens doivent suivre ce genre de traitements dès leurs 25 ans et parviennent à repartir au charbon derrière. Je suis 40 fois plus balèze que les autres.*»

Osmin a été enregistré dans le garage de la petite demeure familiale avec le fidèle collaborateur et mentor, le producteur Sheldon, pilier du collectif parisien 75e Session (Georgio, Népal, Sopico, Vidji…). En deux semaines, les deux amis, «*coupés de tout*», ont mis au point un panorama des envies de la protagoniste convalescente, une mine d'émotions dont s'extirpent tendrement, parfois durement, des douleurs, des sensations physiques et mentales couchées sur le papier avec un sacré sens mélodique. Elle y parle un peu de la maladie. «*Au début, j'avais la flemme de passer pour une faible. Mais la vérité, c'est que c'est mon quotidien, que je vis avec, et que malgré la pudeur, malgré le fait qu'en parler est*

CULTURE/

difficile, ça infuse ma musique.» Ces dix chansons alternent sans cesse entre l'irrationalité du vécu et son acceptation.

Le rap fait ici office de couleur primaire. Pourtant, Lisa Dellus, de son vrai nom, est auparavant passée par le gospel, par la pop, le rock, par des études de cinéma qui l'envoyaient explorer la technicité des machines plutôt que la musique. De son cursus universitaire, elle tire ce goût audible pour les tableaux sonores, ces ambiances sculptées dans les échappées belles. *«J'étais très attirée par la technique, celle du chant notamment. Mais je ne voulais pas faire carrière dans la musique. C'est venu quand j'étais en Belgique. Là-bas, j'étais très souvent seule, et j'ai commencé à m'enregistrer sur mon téléphone. En arrivant ensuite à Paris, j'ai fait quelques maquettes que j'ai montrées à des potes, comme on fait du dessin ou de la peinture. Et j'ai signé en maison de disques très rapidement.»* Après quelques péripéties, elle atterrit dans le «Dojo» de la 75e Session et prend une direction artistique pérenne.

LA DÉTERMINATION, UNE OBLIGATION

Cette grande anxieuse avoue que sa voix, si singulière, ne plaisait pas à son entourage au départ, mais que Sheldon l'a poussée à en faire une marque de fabrique. Zinée détonne aussi par son approche du secteur musical qui, parfois, la rebute. *«Dans mon monde idéal, je conceptualise ma musique, je l'enregistre, je tourne un clip, je sors un projet, et voilà. Tout ce qui se passe derrière, la date de sortie, la promo, les trucs, les machins, ça crée du doute en moi parce que ça prend du temps. Ton oreille a changé quand l'album est publié, ça fait des trucs bizarres dans le cerveau. A cause du temps, je doute énormément. Mais depuis la maladie, j'ai compris qu'on a le droit de se tromper. On a une marge d'erreur musicale, comme pour un tatouage qui vieillit mal.»* Dès que son corps le lui permet, Zinée fonce. Elle exprime l'idée selon laquelle le mal-être ou les rechutes sont des moteurs à expulsions. *«Je suis très entourée par ma famille, beaucoup de gens sont bien plus tristes que moi. Mais il faut que ça sorte. Parce que change profondément quelqu'un.»* La détermination, valeur cardinale dans le rap, est chez elle une obligation, un réflexe naturel. Tout comme la nostalgie, les souvenirs, qui hantent paisiblement *Osmin*. *«J'ai un rapport très intime à l'enfance. Tout se joue là. C'est une manière d'aborder les choses, les problèmes avec plus de légèreté.»* Elle a enregistré un titre, *la Reine et la Lune*, comptine dédiée à l'enfant de Sheldon. Elle y chante: *«Les étoiles commencent à danser/La reine est en train de chanter/Quand les oreillers sont chauds/Que l'eau ne reflète que le vide/La lune est toujours en retard/Et on n'attend plus qu'elle.»* Tout n'est donc pas noir, loin de là.

ZINÉE
OSMIN
(Yotanka Records).
En concert le 16 août au festival Cabaret vert à Charleville-Mézières (Ardennes).



DAVID LYNCH

Chrystabell & David Lynch, plan-plan cosmique

Avec «Cellophane Memories», leur troisième collaboration, la chanteuse et le cinéaste signent un disque de blues électrique éthéré, entre effets prévisibles et fulgurances subtiles.

Dans le volet de l'émission *Cinéma, de notre temps* consacré à David Lynch, diffusé en 1989 sur Arte, Guy Girard demandait à un moment au cinéaste américain s'il savait où se trouvait la vérité. David Lynch lui avait répondu: *«Oui, mais je n'en parle pas.»* Parce que c'est un secret? Ou parce que ça ne l'intéresse pas? Quelle que soit la manière dont on interprète cette réponse, elle contient au moins une invariable: David Lynch ne travaille pas au niveau de la vérité. Il s'aventure parfois en dehors, mais il l'explore le plus souvent de l'intérieur.

Pour *Cellophane Memories*, son troisième disque avec Chrystabell, tout viendrait d'une balade nocturne en forêt au cours de laquelle il aurait vu une lumière apparaître à la cime des arbres et se transformer en une voix, celle de la chanteuse, qui lui aurait révélé un secret. Ça, c'est l'intérieur de la vérité. En surface, la situation est plus ordinaire: *Cellophane Memories* est né de la découverte de bandes inédites, signées du producteur Dean Hurley (collaborateur régulier de Lynch depuis *Inland Empire*), du compositeur Angelo Badalamenti et de Lynch lui-même. Des chutes, idées, orchestrations éparses dont on ne sait précisément à qui ou quoi elles étaient destinées et se retrouvent ici assemblées, réagencées et mêlées à la voix de Chrystabell qui, contrairement aux deux disques précédents réalisés avec Lynch (*This Train* en 2011 et *Somewhere in the Nowhere* en 2016), ne porte pas les chansons mais s'y fond intégralement.

Un élément parmi les autres (nappes, cordes, guitares faméliques, grondements sublunaires), spectre fuligineux étiré, trituré, fractionné jusqu'à l'abstraction, qui, lorsqu'il remonte à la surface, plus clair, plus présent, se fait étrangement plus déconcertant encore, marmonnant de curieuses inanités (*«Pour le dîner, j'ai mangé de la viande et des pommes de terre/Je suis allée me coucher tôt»*). Tout ça devrait distraire un moment les toqués de la boîte à outils théorique, la frange exégèse des fans de Lynch, celle qui tient à tout prix à trouver les codes et déchiffrer les papyrus.

Les autres pourront se contenter d'un disque qui ne surprendra, à premier abord, absolument personne – on reste dans les limites du blues électrique plein de flottements hallucinés et surmonté de voix de fée bretonne qui correspond à peu près à l'image que se fait votre banquier d'un disque de David Lynch – mais libère, régulièrement, un poison assez redoutable.

Rien qui ne puisse rivaliser sur le terrain lyrique et mélodique avec, pour rester sur des terrains comparables, les derniers disques de PJ Harvey ou des Néo-Zélandais de Death and the Maiden. Plutôt quelque chose de l'ordre de l'incursion ou du souvenir, comme une série d'éclairs furtifs dans le noir, comme cette flamme sur la pochette de l'album qui couve dans une orchidée en fleur, qu'on ne peut voir distinctement mais qui se consume avec ardeur – depuis l'intérieur.

LELO JIMMY BATISTA

CHRYSTABELL & DAVID LYNCH
CELLOPHANE MEMORIES
(Sacred Bones/Modulor).

CULTURE/


Unica Zürn photographiée par Man Ray. PHOTO MAN RAY 2015 TRUST. ADAGP. TELIMAGE

De Berlin à Paris, les sombres printemps d'Unica Zürn

Méticuleuse et passionnée, l'artiste allemande a inscrit son œuvre influencée par la maladie mentale dans un surréalisme tardif, des années 50 à son suicide en 1970.

«*Je suis née posthume*», constatait de manière aussi énigmatique que clairvoyante l'Allemande Unica Zürn, écrivaine, peintre, dessinatrice, morte par défenestration le 19 octobre 1970 à Paris, et qu'on ne cesse de redécouvrir, encore plus en France qu'en Allemagne. C'est grâce, ces dernières années, aux éditions Ypsilon qui éditent et retraduisent certains écrits dont, en octobre, *Printemps sombre* – originellement paru sous le titre *Sombre printemps*. «*Je suis née posthume*», affirmait-elle donc, alors même que sa postérité n'est guère aidée, la majeure partie de son œuvre picturale ayant disparu, dérobée lors de ses divers séjours en hôpitaux psychiatriques, et détruite par elle-même, peut-être, comme elle le note dans *l'Homme-Jasmin* paru peu de temps après son suicide, «*pour se libérer du poids des années accumulées en elle, comme un chirurgien exige, avant le premier coup de bistouri, que le patient n'ait plus rien dans le corps*».

Arabesques. Si Unica Zürn écrivait et dessinait tout le temps, en particulier lorsqu'elle traversait des crises, sur des feuilles qu'elle remplissait à ras bord jusqu'à dissiper toute trace de blanc, elle accordait peu de soin à son propre travail une fois qu'il était achevé, insouciante de son talent. Etre indifférente au devenir de l'œuvre ne suppose pas qu'elle soit désinvolte lorsqu'elle y travaille. Il suffit de regarder le moindre dessin pour voir combien Unica Zürn y mettait méticulosité et passion: traits fins torsadés, arabesques, détails anatomiques retournés comme un gant, intestin-anémone, yeux intérieurs. L'éditrice Isabella Checcaglini, qui a pu consulter des carnets d'anagrammes, le confirme: «*Elle griffonnait à côté des textes. Mais ce que recèlent ces brouillons a peu à voir avec la beauté des dessins et peintures exposés.*» De plus, et ce n'est pas si fréquent, ses qualités d'artiste furent d'emblée reconnues par ses pairs, dont Max Ernst qui écrivit le texte d'une grande exposition de ses dessins en 1962, Henri Michaux qui fut le premier à lui apporter de l'encre de Chine et du papier quand elle était internée, Michel Leiris, et bien sûr Hans Bellmer, avec qui elle vécut, de leur rencontre en 1953 au vernissage d'une exposition de Bellmer à Berlin, jusqu'à la fin de sa vie.

Contrairement à une idée reçue, l'artiste phare du surréalisme, qui démantibulait des poupées grandeur nature, ne la réduisit jamais au statut d'inspiratrice. Non seulement, remarque Isabella Checcaglini, c'est lui qui sauva une partie de son œuvre du néant – en rangeant, datant, ou en photographiant, autant qu'il est possible, chaque dessin donné, inscrivant le nom du collectionneur avisé – mais il s'enthousiasma immédiatement pour la faculté de sa compagne à déceler des anagrammes «*avec une obstination et une joie fiévreuse, car il faut une obstination, une ténacité pour réussir*», écrit celui qui fit publier son premier recueil, *Hexentexte*, par son galeriste berlinois un an après leur rencontre. Autrement dit, s'il est indéniable que Zürn et Bellmer ont vécu ensemble dans une très grande pauvreté à Paris, rue Mouffetard, elle ne fut pas complètement l'artiste maudite, prisonnière de sa folie et de celle de son compagnon, que la postérité a parfois retenu.

Unica Zürn, c'est avant tout l'histoire d'une artiste berlinoise qui a dépassé la quarantaine quand, après avoir découvert Paris, elle devient proche d'un mouvement surréaliste qui appartient presque déjà au passé. L'histoire d'une femme qui ne quittera jamais complètement Berlin, dont elle disait vouloir «*accoucher*» au sens propre, s'en défaire, mais qui écrivait en allemand. Une Berlinoise, lourde d'une histoire familiale faite d'inceste – elle fut violée par son frère si l'on en croit *Printemps sombre* – mais aussi marquée par celle de son pays. Elle naquit en 1916 d'une mère autrice et d'un père adulé, recouvert d'une légende d'écrivain aventurier. Même si des pièces pillées, dont un squelette de gorille, peuplaient la maison, il est improbable que sa fille ait su dans le détail combien son père, Ralph Zürn, participa activement au génocide des Héréros et Namas de Namibie dans les années 1904-1907, et fit commerce des crânes issus des tombes qu'il profanait. Sa première femme se suicide le jour de la naissance d'Unica. Du côté de sa mère, l'histoire n'est pas plus tendre. Les parents d'Unica divorcent quand elle a 9 ans et sa mère part avec un futur haut dignitaire nazi, laissant Unica et son frère à leur père absent. Le scénario se répétera un peu différemment: quand Unica Zürn divorcera de son mari après-guerre, c'est lui qui aura la garde de leurs deux enfants.

Malentendu. Il n'existe pas de biographie complète d'Unica Zürn. Longtemps, son histoire se confondit avec la densité claire et sèche de ses textes, sa manière de brancher ses lecteurs sur sa radio interne, de faire entendre ses voix et les actes qu'elles engendrent, sans jamais romantiser la déraison. Sa vie parisienne, qui alterne avec des séjours à l'hôpital psychiatrique et des sorties, est un peu mieux connue, du moins en France où *l'Homme-Jasmin*, qu'elle écrivit à la toute fin de sa vie, fut d'abord publié. Après sa mort et sur un malentendu, Unica Zürn devint une figure du féminisme des années 70, en ce que, mère de deux enfants dont le cadet naquit sous les bombes à Berlin, elle ne se laissa pas emprisonner dans un destin conjugal infernal et choisit de divorcer plutôt que de subir un mari volage. Seule, dans le Berlin d'après-guerre, Unica Zürn vit alors de sa plume, vend des centaines de nouvelles et contes à la radio et dans la presse. Des photos et peintures témoignent qu'elle fréquente la bohème berlinoise, côtoie des artistes et des comédiens. Peut-on dire que la rencontre avec le surréalisme même tardif en France lui a permis de mieux éclore comme artiste? C'est probable. La nouvelle traduction de *Printemps sombre*, écrit peu de temps avant son suicide, fera redécouvrir son âpreté en la dégageant d'un vocabulaire suranné. Elle qui cherchait à se défaire des décombres et à se lever malgré eux aurait apprécié. Née posthume, pour toujours.

ANNE DIATKINE

***PRINTEMPS SOMBRE* d'UNICA ZÜRN** Nouvelle traduction de Lucie Taïeb, éditions Ypsilon, en librairie le 4 octobre.

LE TOUR DU MONDE DES SURRÉALISTES (5/5)

Parti de France et de la plume d'André Breton, le surréalisme a essaimé dans le monde entier ou presque, encouragé par la puissance de l'Internationale communiste ou dispersé par la centrifugeuse de la Seconde Guerre mondiale. A l'occasion des 100 ans du *Manifeste* publié en 1924, *Libé* propose un tour du monde surréaliste à travers une collection d'objets, d'artistes et de pays.



La nappe du jour

De l'ambient pour buller John Also Bennett, qu'on découvre gamer à la faveur de ce splendide double album, se réfère à la fameuse BO de *The Legend of Zelda : Ocarina of Time* dans son ouverture pour flûte et oscillateur électronique. ***Music for Save Rooms*** est un album de pur ambient de haute volée, usant de techniques poussées pour figurer des panoramas sonores minimalistes et pacifiés. **OLIVIER LAMM**



NETFLIX

Jeu dis oui «The Case of the Golden Idol», le crime paie

Formidable jeu d'enquête, ***The Case of the Golden Idol*** débarque avec ses deux extensions en version française sur le service de jeux de Netflix, fort d'une belle bibliothèque invisible (seulement 2,2 millions de ses 270 millions d'abonnés l'utiliseraient régulièrement, selon le cabinet Apptopia). *The Case of the Golden Idol* se présente en une succession de tableaux macabres que le joueur a la charge d'éclaircir en observant chaque détail, en connectant les indices ramassés sur la scène du crime, en fouillant les poches des victimes, en exhumant des reconnaissances de dettes… La mise en jambes, au bord d'une falaise, vise à déterminer lequel des deux explorateurs qui nous font face va précipiter l'autre vers la mort. Quelques heures plus tard, on réalise que le langage du jeu est si finement taillé qu'il permet de déterminer l'identité, les motifs et les circonstances d'un empoisonnement au milieu d'une assemblée de types masqués et de dévoiler une camarilla en gestation depuis le début du jeu.

MARIUS CHAPUIS

Sur Netflix.

Une BD dans l'herbe



ÉDITIONS SUPERLOTO

Ah la belle lecture d'été ! Un peu lourd à tenir à bout de bras allongé sur la plage, certes : ce gros machin de plus de 400 pages fait le poids d'un nouveau-né. Mais quel plaisir de baguenauder main dans la main avec Marion Jdanoff, en pleine exploration de son imaginaire érotique, dans ***Baguenaudes* (Superloto).** Fatiguée des images construites par d'autres, qui précèdent et étouffent son désir, l'autrice et illustratrice se met à la recherche, comme une botaniste avec son carnet de bord, de nouvelles sensations et textures. Lichen et pierres, mangrove, boue, lave, elle herborise un peu partout, promenade précautionneuse d'abord, puis qui s'en va tutoyer les cathédrales, foutre des coups de pieds dans les ouvrages séculaires et vire joyeusement gaga – les têtes-végétaux prennent feu et on rit fort devant sa parade nuptiale de tractopelles.

MARIE KLOCK



FIMALAC ENTERTAINMENT

La cerise sur le gâteau



Plus grand monde ne semblait croire aux spectacles à sketchs dans le vaste cosmos de l'humour, où le stand-up à la première personne se taillait la part du lion. C'était sans compter sur cette nouvelle génération d'imitateurs pour qui rien ne vaut la magie des personnages. Baptisée sur Instagram et ralliée au gang des humoristes dans le coup depuis (écurie Jonathan Cohen, *LOL : qui rit, sort…*), **Laura Felpin** le prouve cent fois avec son premier seule en scène, ***Ça passe,*** visible sur MyCanal. Deux moments pépites : cette auto-entrepreneuse de la confiance en soi avec son Powerpoint tout plein de peps, et la boomeuse presbyte penchée sur son *«cellulaire»*, qui s'épanche sur ses cours de céramique.

SANDRA ONANA

Sur MyCanal.

Crisp scroll



DR

Vacances scolaires, les profs et les copains sont loin : quel meilleur moment pour transmettre quelques traumatismes à vos enfants ? Avec **Eternal Family TV,** plateforme de streaming spécialisée dans les vieilleries du cinéma d'animation, initiez-les au terrifiant *Pierre et le loup* est-allemand de Günter Rätz ou à l'univers fou de l'Estonien Priit Pärn. Coup de cœur : *Time out,* récit jazzy d'un chaton en burn-out qui s'évade dans un océan imaginaire.

M.K.

Dites-le avec une punchline



Ne dites pas :
«Tu es un bien piètre rappeur.»

Dites : «Tu vends pas ton skeud, même au prix d'achat. J'arrive dans ta gueule comme un p'tit crachat.»

Ateyaba *Amidala*

DANS L'OMBRE DES CÉLÈBRES (1/6)

C'est pas que du cinéma

Danielle Gain L'agente d'acteurs, qui a inspiré l'un des personnages de la série «Dix pour cent», veille avec gouaille sur le cinéma français, jamais dupe de cet univers pailleté.



LE PORTRAIT

A son auriculaire gauche, une bague, sorte de chevalière en or vieilli. Dix fois perdue. Toujours retrouvée. Elle lui a été offerte par le comédien et réalisateur Jean-Pierre Sentier. Elle réajuste parfois sa veste légère, anthracite. Le vêtement traîne dans son dressing depuis des années et porte le souvenir d'une remarque de Bernard Giraudeau qui trouvait qu'elle lui seyait bien. Danielle Gain conserve sur elle une partie de ses souvenirs amassés après plus de cinquante ans passés dans l'ombre du cinéma français. De sa voix rauque, la môme parisienne née en 1945, connue pour sa gouaille, conte une carrière d'attachée de presse et d'agente, nourrie de films, de rencontres et de champagne. Et nous, on imagine sa vie en longs métrages…

L'autre. *«Un coup de foudre amical»* un jour de 1976. La relation avec Giraudeau pourrait se résumer à cette formule. C'est bien plus que cela. Elle, la fille unique, a sans doute trouvé un frère. De cette longue relation, elle évoque avec émotion l'avant-première de *l'Autre* en 1991, réalisé par Giraudeau, l'histoire d'un homme qui tente tout pour en sauver un autre, enseveli dans les décombres d'un tremblement de terre. Dans la salle, les parents de Gain sont présents. Son père sort de la projection, bouleversé. Sa fille le voit pleurer pour la première fois…

Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes. Installée à la terrasse très chic de la Closerie des Lilas, à Paris, où les employés l'embrassent chaleureusement, Danielle Gain raconte son enfance dans un appartement insalubre de Ménilmontant. Côté pile, l'absence de salle de bains et les toilettes sur le palier. Côté face, une vie heureuse avec les gosses des voisins, et ses parents qui la traînent dans les cinés du quartier. Elle loue leur amour, leur liberté, leur tolérance. Le père, décédé en 1997, était ouvrier ajusteur outilleur, la mère, ouvrière également. Elle a aujourd'hui 100 ans et boit toujours du pastis. Dans cette famille prolétarienne, Danielle Gain se distingue. La gamine est douée à l'école, et débarque au lycée dans le Marais, où elle découvre le mépris de classe. Alors qu'elle raconte à une copine que son père est revenu de l'usine dégoulinant de sueur, elle lui demande si son paternel sue autant. Réponse: *«Les gens bien transpirent, ce sont les ouvriers qui suent.»* La suite de sa scolarité passe par l'université d'Assas où elle échange des coups avec les fafs du GUD et d'Occident chrétien. Atmosphère plus sage à la Sorbonne, mais la nécessité de gagner quelques sous l'éloigne de la fac. Elle sera institutrice pendant quatre ans, en plein mouvement de 68, avant de démissionner. Chez les grands-parents, on est anarchiste. Ou communiste. Danielle Gain a choisi d'être «coco», a voté Nouveau Front populaire aux législatives, PC aux européennes. La politique est un sujet sérieux. Pas le fric. Locataire d'un appart à Montparnasse, elle vit avec 2500 euros de retraite, continue de bosser et raconte en se marrant ses investissements catastrophiques dans des productions théâtrales qui se sont révélées être des échecs. Plutôt ironique quand on s'appelle «Gain», patronyme dont elle ignore l'origine. La *«vieille coco»*, comme elle se définit, aime les suites dans les hôtels et le champagne, mais le luxe n'a jamais eu raison d'elle. *«Pourquoi on ne pourrait pas être communiste et profiter de cette vie? Vous pensez que le laid devrait être réservé au peuple des HLM?»* Elle n'a d'ailleurs rien oublié, ni ce HLM, le premier logement doté d'une salle de bains dans lequel elle a vécu avec ses parents. Ni son studio de 18 m² (elle a alors 24 ans) avec Sanibroyeur et douche achetés grâce à… Mireille Mathieu. Soit le montant de la pige que Danielle Gain encaissa pour l'interview de la vedette.

«Dix pour cent». Sa carrière est une suite de rencontres qui lui font endosser les costumes de journaliste, d'assistante sur les plateaux de ciné, d'attachée de presse, puis d'agente. Danielle Gain, c'est Arlette Azémar flanquée de son jack russell terrier, dans la série *Dix pour cent*, personnage campé par Liliane Rovère. Enfin, disons qu'il y a un peu de Josette Arrigoni, autre célèbre agente, et un peu de Danielle. La gouaille, l'énergie, la drôlerie. Dominique Besnehard lui avait proposé de passer les essais pour le rôle. Refus de l'intéressée, qui précise *«si j'avais été prise, je peux te dire que c'était sans le clébard»*. Depuis trente-trois ans, elle bosse toujours dans la même agence, Cinéart, et narre avec délectation ses aventures auprès de Christophe Lambert, de Julie Gayet, d'Anny Duperey. Et Emilie. Emilie Dequenne. En 1999, la jeune fille, auréolée du prix d'interprétation pour *Rosetta*, a 18 ans. *«Je me suis tout de suite sentie rassurée,* raconte la comédienne. *Danielle m'a toujours aidée à avoir confiance en moi. Je n'imagine pas ma vie avec une autre agente. Elle m'a élevée, c'est ma deuxième mère.»* Surnommée «Queen Mum», Danielle Gain ne cesse de répéter que la seule chose qui l'intéresse, ce sont les gens: *«J'aime par-dessus tout le mot "humaniste".»* Aucune niaiserie dans le propos, elle a le souci du terme exact, et se rêvait en experte sémantique façon Alain Rey. Ou *«femme politique. Ou historienne de l'art. J'ai une passion pour les impressionnistes et Rembrandt»*.

Leur métier les a amenés à côtoyer et à épauler des célébrités, françaises ou internationales. *Libération* a souhaité mettre en lumière ces inconnus du grand public à qui la discrétion ne pèse pas.

On connaît la chanson. De l'avis général, c'est chanteuse qu'elle aurait dû être. Elle s'est frottée au métier dans les bals de sa jeunesse, mais n'a jamais osé continuer. Le syndrome de l'imposteur la poursuit alors qu'elle possède une voix qu'elle aime faire entendre à la moindre occasion. Même pendant cette interview. Elle a l'âme pour interpréter des textes de Brel, de Piaf ou de Brassens. Dans son panthéon, il y a Sanson, Zaz, Maurane, Barbra Streisand. Et puis, Zaho de Sagazan et Jeanne Added. Elle est fascinée par les jeunes artistes femmes, se réjouit de la libération de la parole, tout en affirmant détester les *«tribunaux populaires»*.

«Vincent, François, Paul…» et Danielle. Ce titre revisité, on le doit au critique Eric Libiot qui a aidé Danielle Gain à coucher sur le papier le récit de sa vie dans un livre. Danielle Gain, ce sont des volutes de cigarettes, des verres de vin blanc ou de champagne, des histoires d'hommes. Il y en a eu beaucoup. Souvent pas libres. Pas libres pour elle en tout cas. Elle ne s'est jamais mariée, n'a pas eu d'enfant et n'a aucun regret. Danielle Gain a 78 ans, et s'en fout. Elle s'apprête à partir en vacances à Noirmoutier où *«[elle] v[a] [s]e foutre des crèmes sur la gueule et faire du yoga assis, le truc pour les seniors»*. Agnostique, elle pense souvent à la mort et précise: *«J'ai parfois l'impression de bénéficier d'un sentiment d'éternité.»* Quand on lui demande de décrire sa vie à travers ses cinq sens, elle évoque: l'odeur du moisi de l'appart de son enfance. L'image d'elle, seule, angoissée, dans un couloir du Palais des festivals. Le brouhaha de son métier. Le goût du champagne des nuits parisiennes. Et la sensation de la soie… ◄

Par **EVA ROQUE**
Photo **EMMA BURLET**

ÉTÉ Libé

Mardi **13** août

Drôle d'été pour une rencontre

Joan Baez et Bob Dylan, Fidel Castro et Che Guevara, Adam et Eve, le Petit Prince et le renard… Tout l'été, «Libé» vous raconte la magie des premiers instants. Pour le meilleur ou pour le pire.



ON RECHERCHE une jeune fille, Dora Bruder, 15 ans, 1 m. 55, visage ovale, yeux gris marron, manteau sport gris, pull-over bordeaux, jupe et chapeau bleu marine, chaussures sport marron. Adresser toutes indications à M. et Mme Bruder, 41, boulevard Ornano, Paris.

Dora Bruder entourée de sa mère Cécile et de son père Ernest, et l'annonce parue dans Paris-Soir le 31 décembre 1941, après la fugue de la jeune fille. PHOTO COLL. SERGE KLARSFELD. MÉMORIAL DE LA SHOAH

DORA BRUDER ET PATRICK MODIANO AU-DELÀ DE LA MORT, LA VIE DE RECHERCHE

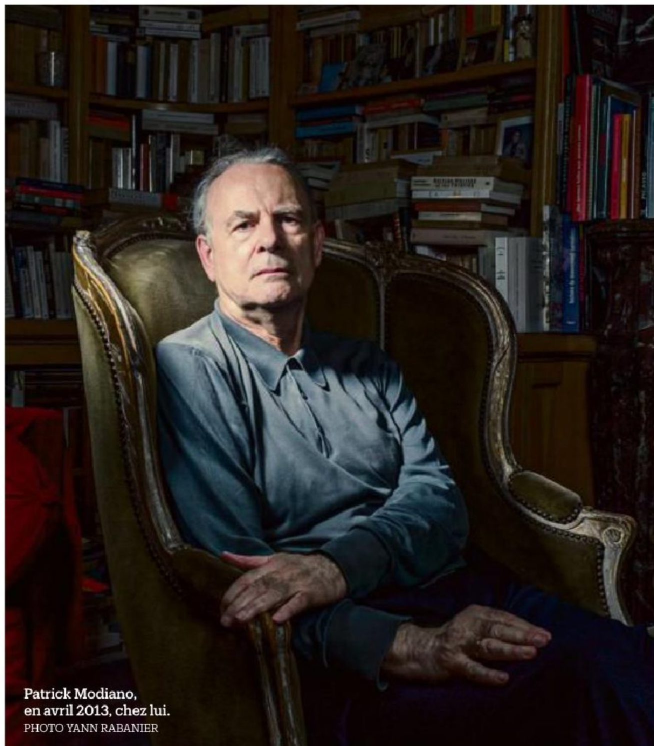
Et aussi ■ Nos séries d'été ■ Une page photo ■ Deux pages de BD ■ Le quiz de l'été…



Montmartre sous l'Occupation, où les pas de Dora Bruder ont précédé ceux de Patrick Modiano. PHOTOS ANDRÉ ZUCCA. BHVP. ROGER-VIOLLET

Dora Bruder, la fugitive de Modiano

Fantôme Un avis de recherche publié en 1941, une adolescente qui s'évanouit au cœur du XVIIIe arrondissement : le mystère autour d'une jeune fugueuse juive va hanter le romancier. Cinquante ans plus tard, il fera de cette quête un roman-clé de son œuvre.



Patrick Modiano, en avril 2013, chez lui. PHOTO YANN RABANIER

Par **ÈVE SZEFTEL**

«*Il y a huit ans, dans un vieux journal,* Paris-Soir, *qui datait du 31 décembre 1941 […] j'ai lu : Paris, on recherche une jeune fille, Dora Bruder, 15 ans, 1,55 m, visage ovale, yeux gris marron, manteau sport gris, pull-over bordeaux, jupe et chapeau bleu marine, chaussure sport marron. Adresser toutes indications à M. et Mme Bruder, 41 boulevard Ornano, Paris.*» Tel est le récit que Patrick Modiano, dans l'incipit de *Dora Bruder,* fait de sa rencontre avec la jeune fugueuse qui va changer sa vie et infléchir de manière déterminante son art littéraire. Elle a lieu en décembre 1988. Où se trouvait-il quand il est tombé sur cet avis de recherche ? De quelle couleur était le ciel ? Que cherchait-il ? Fidèle à sa réputation d'écrivain taiseux, il n'a rien voulu en dire à *Libération.* Mais comme l'évanescente adolescente, il a laissé des traces de sa quête, qu'il est possible de reconstituer.

«*Cet avis de recherche m'a profondément troublé. J'imaginais ces parents ayant perdu la trace de leur fille le dernier jour de l'année. Et je voyais bien l'endroit où ils habitaient, je connaissais le quartier*», explique-t-il dans un entretien avec Gallimard, son éditeur, lors de la parution du roman en 1997. Il conte la quête du narrateur, ici confondu avec l'auteur, pour percer le mystère de la fugue d'une jeune fille, dans un Paris empli d'échos du passé, où le fantôme de la morte semble surgir à tous les coins de rue.

Mû par un «*pressentiment*», il consulte le *Mémorial de la déportation des Juifs de France* que Serge Klarsfeld a publié en 1978. Et tombe sur le nom de Dora Bruder, dans la liste des noms du convoi numéro 34, du 18 septembre 1942, parti de Drancy pour Auschwitz. Mais il n'a rien d'autre : «*Pas de date ni de lieu de naissance, en face de ce nom.*» Sur la ligne du dessus, celui de son père, Ernest Bruder, né en 1899 à Vienne, «*apatride*». Et quelques pages plus loin, le nom de Cécile, sa mère, déportée dans un autre convoi. «*Ce qui m'a bouleversé, ce sont ces deux disparitions successives de Dora Bruder : celle annoncée dans l'avis de recherche, et la dernière, neuf mois plus tard. Et ces parents et cette fille qui tombent chacun à leur tour dans le néant.*»

Pour essayer de «*combler le vide*» qu'il éprouve quand il pense à Dora, il écrit en 1989 un roman, *Voyage de noces.* Mais ce récit d'une quête pour élucider le suicide d'une jeune femme nommée Ingrid Teyrsen ne le satisfait pas, il le juge artificiel. «*Le roman achevé, j'en étais au même point*», reconnaît Modiano. L'adolescente du boulevard Ornano continue de le hanter, comme si le destin l'avait mise sur son chemin. «*Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous*», écrivait Paul Eluard. Se comparant à un «*voyant*», l'écrivain voit des signes partout, à commencer par leur commune fréquentation, à quelques années de distance, de ce nord du XVIIIe arrondissement où, enfant, il accompagnait sa mère au marché aux puces de Saint-Ouen : «*Peut-être étais-je […] sur la trace de Dora Bruder et de ses parents. Ils étaient là, déjà, en filigrane.*»

Le Paris de l'Occupation

La fugue de Dora, ensuite, lui rappelle sa propre fugue, dans les années 60, pour retrouver une certaine Kiki Daragane, une amie de sa mère dont il était tombé amoureux (il le raconte dans *Un pedigree*, son autobiographie). Comme Dora, il a connu la solitude glacée des pensionnats, «*le lit trop petit, les draps qu'on ne change pas pendant des mois et qui puent*», «*les jours interminables de pluie sous le préau*». Enfin, il y a le Paris de l'Occupation, qui est la «*nuit originelle*» de son œuvre, comme il le dira dans le discours de réception du prix Nobel en 2014. Modiano est né en 1945, des «*amours précaires*» d'un affairiste juif et d'une actrice flamande qui ne s'occupèrent guère de lui.

«*Pendant près de six ans, je pensais que je ne parviendrais jamais à sortir Dora Bruder du néant*», reconnaît l'écrivain dans son entretien à Gallimard. La narration de cette





quête impossible est au cœur de *Dora Bruder* et tient à la modestie de ces «*vies minuscules*», selon les mots de Pierre Michon: «*Ce sont des personnes qui laissent peu de traces derrière elles. Presque des anonymes. […] Ce que l'on sait d'elles se résume souvent à une simple adresse. Et cette précision topographique contraste avec ce que l'on ignorera pour toujours de leur vie – ce blanc, ce bloc d'inconnu et de silence*», écrit Modiano dans *Dora Bruder*.

En novembre 1994, comme on jette une bouteille à la mer, il lance un appel à Serge Klarsfeld dans *Libération*. «*Ces parents et cette jeune fille qui se sont perdus la veille du jour de l'an 1942, et qui, plus tard, disparaissent tous les trois dans les convois vers Auschwitz, ne cessent de me hanter. Grâce à Serge Klarsfeld, je saurai peut-être quelque chose de Dora Bruder*», écrit-il. L'historien et chasseur de nazis, qui se définit aussi comme un «*chercheur d'âmes juives disparues*», ne pouvait que donner suite. S'engage alors pendant trois ans une correspondance entre l'écrivain et l'historien, publiée par *les Cahiers de l'Herne*, qui éclaire la genèse de cette œuvre majeure. Au fil des échanges, le fantôme de l'adolescente s'incarne, l'ombre se leste du poids de l'histoire: de simple nom, elle devient un visage, accède à la dignité d'une personne. Klarsfeld ne ménage pas sa peine. «*J'ai été bouleversé par votre lettre et les photos de Dora Bruder et de ses parents. Vous étiez le seul à pouvoir les sortir du néant*», le remercie Modiano, en mars 1995, après réception de quelques clichés. L'historien, habitué à plonger dans les archives, lui fournit les fiches du camp de Drancy et de la préfecture de police la concernant et l'éclaire sur le contexte historique. Grâce à lui, Modiano apprend qu'elle a été pensionnaire dans une institution catholique, boulevard Picpus: celle dont elle s'est échappée.

La lettre de Klarsfeld

Mais lorsque le livre sort en avril 1997, il n'y a aucune mention de l'aide, décisive, que l'historien lui a apportée. Modiano – et c'est son droit de romancier – préfère mettre en scène la solitude d'un narrateur lancé dans une course d'obstacles aux airs kafkaïens: «*Il faut longtemps pour que ressurgisse à la lumière ce qui a été effacé. Des traces subsistent dans des registres et l'on ignore où ils sont cachés et quels gardiens veillent sur eux et si ces gardiens consentiront à vous les montrer […]. Il suffit d'un peu de patience*», écrit-il. Klarsfeld lui en fait le reproche dans une lettre, datée du 3 avril 1997, qui mettra un terme à leur amitié: «*Comment avez-vous pu me faire disparaître de votre enquête-roman, alors que j'avais répondu à cet appel, et très précisément?*» s'indigne l'historien, qui ose cette hypothèse: «*Peut-être êtes-vous amoureux de Dora ou de son ombre et, comme nous l'avons cherchée ensemble, vous tenez à la garder pour vous-même? […] Je resterai donc avec les milliers de visages que j'ai pu retrouver, dont celui de Dora, sans trop chercher à comprendre.*» «*Klarsfeld a raison quand il suggère que l'écrivain est tombé amoureux de la jeune fille. Il y a dans cette rencontre un héritage de la rencontre au sens surréaliste du terme, avec ses hasards objectifs, on pense à* Nadja *ou à* l'Amour fou, *de Breton*», commente Philippe Zard, spécialiste de Kafka et auteur de *Fantômes de judaïsme. Spectres juifs chez Georges Perec et Patrick Modiano*. Pour tous les lecteurs fervents de Modiano, il y a un avant et un après *Dora Bruder* dans son œuvre. Quand il tombe sur l'avis de recherche, l'écrivain, qui a alors 43 ans, n'est pas un débutant: il a déjà écrit douze livres et a reçu le Goncourt pour *Rue des boutiques obscures* en 1978. Il a aussi à son actif le scénario de *Lacombe Lucien*, le film de Louis Malle qui fera scandale lors de sa sortie en 1974. L'histoire d'un adolescent qui bascule du côté de la collaboration, et n'est pas sans rappeler à la fois le père de l'auteur, qui a frayé avec les collabos de la rue Lauriston, et Raphaël Schlemilovitch, le héros ambigu, juif antisémite, de *la Place de l'Etoile*, son premier roman sorti en 1968. «*Les premiers bouquins de Modiano exploraient cette zone équivoque, entre bourreaux et victimes, il avait fait scandale, d'ailleurs. Avec* Dora Bruder, *il passe du côté des victimes, et dans ce que j'ai appelé le "régime klarsféldien de la mémoire", vu comme un acte de piété qui redonne vie aux disparus*», explique Philippe Zard. Ce faisant, poursuit le professeur à l'université de Nanterre, «*il arrache Dora Bruder aux mains de ses bourreaux et lui rend sa vie d'adolescente, alors que l'histoire l'a vampirisée*». Ces gens-là, rappelle Zard, avaient «*une vie avant Auschwitz et cette vie-là était plus singulière que la mort qui leur a été imposée*». Enfin, après *Dora Bruder*, note l'universitaire, la thématique de l'antisémitisme, très présente dans son œuvre, s'atténue. «*Le signifiant juif est plus discret. C'est comme s'il avait clos un cycle traumatique.*»

Le fantôme de l'adolescente s'incarne, l'ombre se leste du poids de l'histoire: de simple nom, elle devient un visage, accède à la dignité d'une personne.

Un aveu d'échec

Dora Bruder (le roman) n'épuise pas Dora Bruder (l'adolescente). Elle demeure fuyante. L'auteur récompensé par le comité Nobel pour son «*art de la mémoire avec lequel il a fait surgir les destins les plus insaisissables*» en a bien conscience. «*En écrivant ce livre, je lance des appels de phare dont je doute malheureusement qu'ils puissent éclairer la nuit.*» Le livre se clôt d'ailleurs sur un aveu d'échec: «*J'ignorerai toujours à quoi elle passait ses journées, où elle se cachait…*» Mais le romancier semble soulagé de cet échec, comme s'il ne voulait pas être du côté des bourreaux: «*C'est là son secret. Un pauvre et précieux secret que les bourreaux, les ordonnances, les autorités dites d'occupation, le dépôt, les casernes, les camps, l'histoire, le temps – tout ce qui vous souille et vous détruit – n'auront pas pu lui voler.*»

Dora Bruder est fille de Georges Perec, l'auteur de *la Disparition*. Elle est aussi la matrice d'un nouveau genre, l'enquête mémorielle. «*La question de la traque des absents, des disparus, est devenue typique de la littérature contemporaine*», confirme Philippe Zard. Qu'on songe aux *Disparus* de Daniel Mendelsohn, à *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus* d'Ivan Jablonka, à *Née quelque part* de Michèle Halberstadt, à *la Carte postale* d'Anne Berest, etc. Ou à *Retrouver Estelle Moufflarge*, de Bastien François. Invité sur France Culture en mars, ce professeur de sciences politiques racontait: «*Un soir de février 2014, j'ai rencontré, sur Internet, une adolescente qui était morte il y a plus de soixante-dix ans, qui s'appelait Estelle Moufflarge. Elle est entrée dans ma vie. Elle est devenue incroyablement importante pour moi, au point que j'ai voulu savoir qui elle était. Je ne trouvais rien, il y avait très peu d'informations; au Mémorial de la Shoah, ils connaissaient son lieu et sa date de naissance, le numéro du convoi qui l'emmenait à Auschwitz, rien d'autre. Je me suis donc lancé dans cette entreprise, sans me douter qu'elle allait me prendre autant d'années.*» On croirait entendre Modiano raconter sa quête éperdue de sa petite fugitive.

DEMAIN ***ADAM ET ÈVE***

Misha Defonseca, quand c'est flou, y a des loups

Auteurs menteurs (3/5) Derrière de grands succès de librairie se cachent parfois des histoires inventées de toutes pièces. Et plus c'est gros, plus ça passe… Aujourd'hui, une fausse rescapée de la Shoah qui dit appartenir au monde animal.

Mentir, c'est comme craquer une allumette. Après une brève lumière, un soupçon de chaleur, la flamme finit toujours par vous dévorer les doigts. Début 1990, dans les synagogues du côté de Dudley, Massachusetts, circule l'histoire folle d'une rescapée. La Belge Misha Defonseca, une sexagénaire blonde, installée dans les environs, raconte à qui veut l'entendre son enfance odyssée.

En 1941, la petite juive de 7 ans a fui la Belgique occupée pour essayer de retrouver ses parents déportés. Elle a traversé l'Europe à pied, seule, avalant 3000 kilomètres dans le froid. Elle a vécu parmi une meute de loups. Tué un soldat allemand. Infiltré le ghetto de Varsovie. Jane Daniel, à la tête d'une petite maison d'édition américaine, se jette sur l'histoire, persuadée de tenir son premier best-seller.

Ecureuils. En 1997, paraît *Survivre avec les loups* (éditions XO en France). *«A cause de ce que j'ai vécu, je ne fais plus partie de l'espèce humaine,* explique Misha Defonseca à la presse. *Dans mon âme, j'appartiens au monde animal.»* Elle mord d'ailleurs régulièrement Maurice, son mari, et ramasse, au bord des routes, les cadavres d'écureuils éventrés. Elle dit que les rongeurs lui rappellent les jeunes victimes des nazis.

Mais une dispute financière éclate entre l'autrice et son éditrice. Après procès, Jane Daniel est condamnée à verser à Misha Defonseca une somme faramineuse: 22,5 millions de dollars. Ruinée, elle se lance dans un fact-checking vengeur, mobilisant des généalogistes, des historiens et des spécialistes du loup. Il ne faut pas longtemps pour que le château de cartes s'effondre. Misha Defonseca s'appelle en réalité Monique de Wael. Elle n'est pas née dans une famille juive mais catholique. Son père, résistant, arrêté avec sa mère, aurait dénoncé ses camarades. Scolarisée pendant la guerre, l'enfant n'a pas quitté Bruxelles. La seule meute qu'elle ait jamais côtoyée, c'est la vingtaine de chats qui squatte son canapé.



Misha Defonseca sur le tournage du film *Survivre avec les loups*. PHOTO VIRGINIE CLAVIERES. SIPA

Cri bestial. En 2008, dans une lettre d'aveux transmise au quotidien belge *le Soir*, Misha Defonseca reconnaît la tromperie: *«Ce livre, cette histoire, c'est la mienne. Elle n'est pas la réalité réelle, mais elle a été ma réalité, ma manière de survivre. […] Je demande pardon à tous ceux qui se sentent trahis.»* Son avocat explique qu'elle s'est identifiée *«aux victimes absolues, la communauté juive».*

Elle n'est pas la première à prétendre revenir de l'enfer. Binjamin Wilkomirski, un Suisse, se faisait passer pour un rescapé des camps. En 1999, ses mémoires bidon ont été retirés des librairies. Le livre de Misha Defonseca, lui, est resté en vente, avec un mot d'excuse glissé entre les pages. Il aura même une suite.

L'écrivain Lionel Duroy, accoucheur de stars (Renaud, Depardieu), rencontre Misha Defonseca et tire les racines de son mal-être. Pour lui, cette fille de traître se sent à part depuis l'enfance. Sa quête de compassion a débouché sur un mensonge abyssal. Le pire, c'est qu'elle semblait elle-même y croire. En 1997, le *Boston Magazine* relate qu'à la sortie du livre, on lui a proposé de renouer le contact avec les loups, dans un sanctuaire animalier. L'affabulatrice est entrée sans hésiter dans l'enclos, gavant les prédateurs de bouts de fromage, prête à traverser le feu. Possédée par son histoire, elle a poussé un cri bestial. Et, d'après les témoins, les loups ont répondu.

GUILLAUME PAJOT

DEMAIN **STÉPHANE BOURGOIN**

LES LECTEURS ÉCRIENT AU COMPLOT

Lettre ou ne pas lettre (3/5) Un grand classique: les francs-maçons, les extraterrestres et les illuminati contrôlent notre rédaction depuis une base souterraine. Heureusement, nos fidèles veillent.

Les lecteurs savent, et nous, pas. Voilà ce que le complotiste s'acharne à nous faire comprendre, aveuglés que nous sommes, drapés dans l'étoffe de nos certitudes, rétifs à vouloir comprendre la Vérité (qui comme chacun sait est ailleurs). Le service Culture, loin d'être épargné par le courrier de ces lecteurs à part, reçoit régulièrement son lot de pépites complotistes. Extrait: *«Bonjour. D'où sortez-vous que le film* Sound of Freedom *est un film de complotistes? Il ne fait que dénoncer une vérité gênante que vous cachez. Mais c'est vrai que plusieurs millions de Français qui vont voir* Barbie, *c'est bien mieux… Honte à vous qui êtes devenus la* Pravda de Macron. *On ne peut plus rien espérer de vous et de vos collègues vendus du PAF.»*

Une lectrice (plutôt originale dans son analyse politique) regrette, elle, qu'avec les années, *Libé* se *«gauchise»* mais surtout qu'il se *«wokise»* et *«se tiers-mondise».* Christine déplore ainsi que notre journal contribue, *«comme Macron et Von der Leyen, à nous vaxxiner* (sic)». Il est vrai qu'une épidémie de coqueluche se répand en ce moment et que ce doit être (une fois encore) un complot de la Big Pharma… Chère Christine, pensez à prendre rendez-vous sur Doctolib! Autre victime de l'Etat profond, ce lecteur qui, il y a une vingtaine d'années, *«appelait tous les jours pour dénoncer un complot ourdi par Airbus et le Crédit lyonnais,* se souvient un collègue. *Des avions survolaient sa maison pour analyser son cerveau, l'obligeant à s'entourer la tête d'aluminium pour repousser les ondes».* On n'a plus de nouvelles de lui. On espère juste qu'il a déménagé et n'habite plus à deux pas d'Orly. Dans un autre style, un lecteur, qui a compris qui étaient nos idoles, nous déroule sa théorie: *«Allez rejoindre vos amis Pol Pot, Khomeyni et Arafat dans les poubelles de l'Histoire et laissez l'estrêêême drouaate tranquille! C'est celui qui le dit qui y est comme on disait dans nos cours de récré!»* Miroir!

Enfin, Emmanuel, de Montreuil, nous écrit en décembre 2023: *«Me voilà obligé de vous écrire quelques mots afin de m'expliquer. Mes obligeances, qui sont les miennes* (sic), *nous allons revenir ensemble sur certaines fautes qui sont facilement regrettables; simplement, non. Effaçables… Avec du temps il m'a fallu, avec du temps seulement pour tous les obtenir.»* Obscur, comme souvent les poètes – ces voyants.

MARIE-ÈVE LACASSE

DEMAIN **DANIEL DE POLI, LECTEUR STAR**

PHOTO / ÉTÉ







Les plus belles fleurs du jardin

Hors normes (2/5)

Il n'y a pas que le «hors champ» ou le «hors cadre»... Cet été, le service photo de «Libé» invite à découvrir d'autres espaces en marge. Aujourd'hui, les travaux de Siân Davey, qui a fait pousser des inconnus entre ses coquelicots et ses bleuets.

SIÂN DAVEY
Née à Brighton en 1964.
Vit actuellement à Devon, au Royaume-Uni.

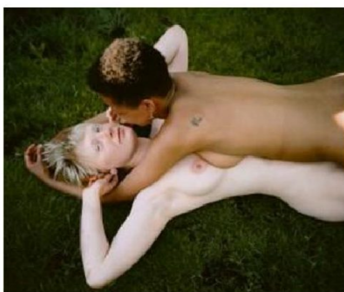
«Pourquoi ne pas emplir notre jardin de fleurs sauvages, d'abeilles, et des personnes que l'on rencontre de l'autre côté du mur d'enceinte? Nous les y inviterons pour que tu les photographies.» Lorsque Siân Davey entend ces mots de la bouche de son fils Luke, une après-midi d'hiver, alors que son esprit est appliqué à résoudre une crise familiale, elle décide de lancer cette série, *The Garden*. Ce qui a suivi a été pour elle *«un pèlerinage: un acte continu pour cultiver un espace ancré dans l'amour, une offrande révérencieuse à l'humanité. C'est ce qui est devenu* le Jardin*»*. Les plantes et les personnages se révèlent au gré des éclosions des fleurs endémiques, nourries des prières profanes qu'ont faites Siân Davey et son fils lors des semis au rythme des cycles de la Lune, attirant ainsi à eux les histoires de cœurs brisés ou d'amours naissantes livrées dans l'intimité de ce jardin devenu communauté.

Lunaires, ses personnages fondus dans les coquelicots, bleuets et autres reines-des-prés ne le sont pas moins, et chacun a sa place dans *le Jardin*: plus ou moins jeunes, plus ou moins dévêtus, marginaux ou genrés. Une invitation à la lascivité et à l'émerveillement de tout ce que la nature nous apporte, et le reflet de ces humanités qui cohabitent.

NADJA DELMOULY

Retrouvez notre diaporama sur *Libération.fr*







Extraits de la série *The Garden*.
PHOTOS SIÂN DAVEY

Moi, ce que j'aime, c'est les monstres Tome 2

Par Emil Ferris éditions Monsieur Toussaint Louverture









Moi, ce que j'aime, c'est les monstres, tome 2, est la conclusion du journal graphique fictif d'une jeune fille de 10 ans, Karen Reyes, qui tente d'élucider le meurtre de sa bien-aimée et énigmatique voisine du dessus, Anka Silverberg, une survivante de l'Holocauste. Dans ce deuxième livre, les sombres mystères du passé et du présent continuent d'abonder au cours de l'été 1968, tumultueux et violent, à Chicago.

EMIL FERRIS
MOI CE QUE J'AIME C'EST LES MONSTRES tome 2, Monsieur Toussaint Louverture, à paraître en novembre.

LE PUZZLE DE COCO





Règlement complet sur *Libération.fr* ou en flashant ce QR code.

L'Assemblage estival
Retrouvez dans chaque parution du 13 juillet au 25 août une pièce du puzzle. A gagner : un dessin original et dédicacé de Coco (10 gagnants tirés au sort). A renvoyer à : Libération – Puzzle 2024 – 113 avenue de Choisy – 75013 Paris.

LE QUIZ DU JOUR

I can't get no superstition

Par **FABRICE DROUZY**

1 Treize à table porte malheur à table. A cause de la Cène, bien sûr, mais avant elle ?
A Selon la mythologie nordique, le dieu Balder serait mort durant un banquet de 13 personnes.
B Selon la mythologie grecque, Sisyphe aurait décidé de provoquer les dieux durant un repas où Zeus était le 13e convive.
C Il n'y a aucun rapport avec la Cène ou les repas, le chiffre 13 est toujours néfaste.

2 A propos de ce chiffre, comment s'appelle la peur du nombre 13 ?
A La tredecimdaliophobie.
B La triskaïdékaphobie.
C La dekatreísagorie.

3 Pourquoi la coccinelle, «bête à bon Dieu», porte-t-elle bonheur ?
A Sainte Cyrielle se serait transformée en coccinelle.
B Grande dévoreuse de pucerons, elle sauvait nombre de récoltes.
C Selon une légende, elle aurait sauvé du billot un condamné à mort innocent.
D C'est juste une comptine.

4 Il est d'usage de briser, sur la coque d'un navire prenant la mer, une bouteille de champagne. D'où vient cette tradition?
A De la Grèce antique.
B Des premiers voyages vers l'Amérique aux XVe et XVIe siècles.
C De la marine anglaise durant la Révolution.
D Des chantiers navals américains durant la Seconde Guerre mondiale.

5 Pourquoi mettre un chapeau sur un lit porte-t-il malheur ?
A Médecins et prêtres, qui se rendaient au chevet des mourants posaient leur chapeau sur le lit.
B Porté toute la journée, il amenait dans la literie puces, tiques et poux.
C Leur forme rappelle une couronne mortuaire.
D Tout simplement parce qu'il risquait d'être écrasé.

6 Une bien belle superstition. En cas de problèmes dentaires, on conseillait de mettre au cou des jeunes enfants…
A Une plume de poule.
B Une patte de taupe.
C Une boule de glaise.
D Une dent de lapin.

7 Combien de Français déclarent changer leurs projets après avoir lu leur horoscope ?
A 5%.
B 10%.
C 30%.

8 A quel âge est-on le plus superstitieux ?
A Entre 15 et 24 ans.
B Entre 25 et 34 ans.
C Entre 35 et 49 ans.
D Après 50 ans.

9 Selon la symbolique des chiffres, le chiffre 3 représente :
A La perfection, Dieu, la Trinité.
B L'homme, tiraillé entre le bien, le mal et le doute.
C La totalité, en rapport avec les trois dimensions du temps (passé, présent, futur).

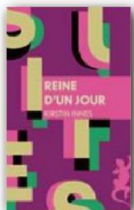
Réponses : 1-A ; 2-B ; 3-C (La légende remonte au Xe siècle : accusé à tort d'un meurtre, un jeune homme est sur le point d'avoir la tête tranchée mais une coccinelle se pose à l'endroit où doit s'abattre la hache. Le bourreau enlève l'insecte, mais il s'y repose systématiquement. Le roi Robert II le Pieux y voit le signe d'une intervention divine et gracie le condamné.) ; 4-A (Une tradition qui remonterait à la guerre de Troie durant laquelle, pour faire souffler les vents, Agamemnon sacrifia sa fille Iphigénie. On sacrifia ensuite pendant des siècles des esclaves puis des jarres de vin et enfin du champagne.) ; 5-A et C ; 6-B ; 7-A (selon l'Ifop) ; 8-B ; 9-C.

UN POCHE POUR LA PLAGE

Aujourd'hui, un roman choral qui retrace la vie de Clio Campbell, chanteuse engagée en proie à une dépression.

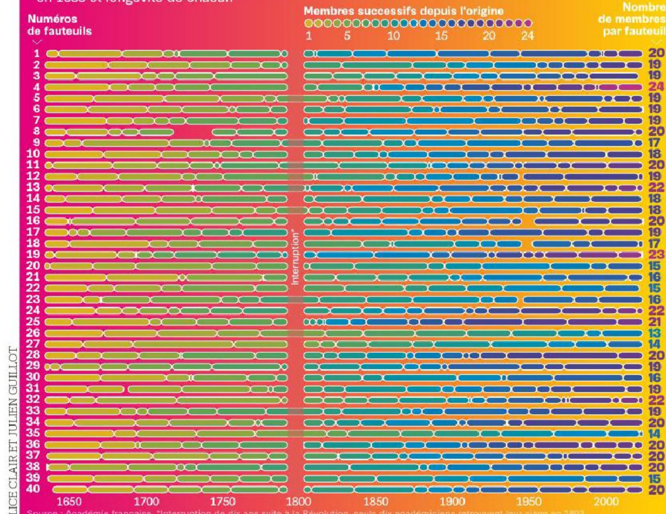
Il y a trente-quatre ans, Trafalgar Square était le lieu d'affrontements entre policiers et jeunes vêtus de vestes en jean trouées manifestant contre la *poll tax* de Thatcher. Un chassé-croisé entre deux générations dont Clio Campbell s'érige en porte-parole. Elle a 23 ans et chante *Rise Up*, *«l'hymne du mouvement»* porté *«par une authentique rage corrosive»*, dans l'émission *Top of the Pops*. *«On dirait bien que Clio Campbell est prête à en découdre»*, parce qu'elle en est persuadée, la musique peut changer les choses. C'est ce qu'elle pensait avant de se suicider à 50 ans (pas à 27) avec des antalgiques et de la vodka chez Ruth, une vieille amie. *«Et pourquoi, d'ailleurs, pourquoi l'aurait-elle fait ?»* Zoom arrière, depuis son départ de l'école et de la maison à 16 ans, Clio – Cliodhna Jean Campbell Johnson de son nom complet – souffrait de dépression et les rails de coke pris sur la lunette des toilettes n'arrangeaient pas son état. L'info circule au sein des tabloïds et de son entourage perdu de vue ou non. Dans ce premier roman traduit en français, Kirstin Innes passe d'un personnage, d'une époque, d'un lieu à un autre parfois en un claquement de doigts pour comprendre Clio. Tout est une question de tempo dans ce roman choral, bien qu'il soit difficile d'être à l'unisson face à Clio Campbell, *«une force de la nature, exaspérante, impulsive, totalement dénuée d'humour, qui changeait d'avis toutes les cinq minutes ne faisait jamais ce qu'elle avait dit, qui vous prenait et vous jetait si et quand elle avait besoin de vous»*.

CHARLINE GUERTON-DELIEUVIN



KIRSTIN INNES ***REINE D'UN JOUR*** traduit de l'anglais par Anatole Pons-Reumaux et Marguerite Capelle. Métailié, 516 pp., 13 euros.

LE CHIFFRE À LA CON



ALICE CLAIR ET JULIEN GUILLOT